

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce

HONNEUR ET GLOIRE
AUX ARMÉES DES NATIONS UNIES



Un officier britannique, chef d'équipage d'un tank «Général Sherman» salue la rangée des drapeaux alliés durant la parade du 14 Juin.

**ONT
COLLABORÉ**

- S.E. A. Kamel Pacha
- Maurienne
- D. Voutyras
- Comm' Lucas
- J. Marquès
- J. M. Malbranche
- A. Khédry

**A CE
NUMÉRO :**

- S.E. B. Szalatnay-Stacko
- Marietta Minottou
- Paul Gneftos
- Costas Kerofflas
- E. Psara
- etc., etc.

HELLAS SPECIAL

PAPASTRATOS

Tabacs grecs purs



20 Cigarettes P.T. 7

CIGARETTES PAPASTRATOS

“UN DÉLICIEUX RAPPEL DE LA GRÈCE

R. C. No. 4924

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 125
Luxe P.T. 200

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE, Tél. 49235

ANNIVERSAIRE D'UN GRAND EUROPÉEN ET D'UN GRAND PATRIOTE

Il y a cinquante-huit ans que notre sol natal nous a donné Edouard Benès.

Nous l'a-t-il donné à nous seulement? Je prétends que non. Notre sol natal l'a donné à l'Europe entière.

Edouard Benès n'est pas seulement le président de la République Tchécoslovaque, c'est un homme d'état taillé sur un patron mondial.

Bien que la journée de demain ne soit pas une fête officielle de la République, c'est une journée de joie pour tous les citoyens tchécoslovaques, dont les pensées se portent, avec une spontanéité naturelle vers cet homme que la Providence nous a donné, et qui, après avoir, en collaboration avec le Président-Libérateur T. G. Masaryk, fondé nos foyers, s'efforce aujourd'hui, à la tête de notre deuxième lutte pour notre existence, de rendre le plus tôt possible au peuple tchécoslovaque sa liberté.

Edouard Benès s'est déjà inscrit une fois dans l'histoire de son pays comme un héros de l'épopée tchécoslovaque, il s'est également inscrit dans l'histoire de nombreux peuples civilisés comme un haut penseur, un politicien et un homme d'Etat éminent, un philosophe, un sociologue, un historien et un journaliste.

A l'exemple de Masaryk, Benès est un grand serviteur de la démocratie et de l'humanité. Après la disparition de Masaryk, il a été comme lui le premier serviteur de la République, travaillant de toutes ses forces au triomphe de la paix, du droit et de la justice, au maintien de l'indépendance politique et économique de l'état tchécoslovaque ainsi qu'à la fraternisation de tous les peuples d'Europe.

Aujourd'hui, nous nous rendons tous compte que sa conception d'avant guerre était juste et aurait dû servir



Le Dr. Benès passant en revue une formation de soldats Tchécoslovaques cantonnés à Londres

d'exemple aux autres pays. Il a montré plus d'art constructif qu'aucun homme d'état pendant les deux dernières décades. C'est pour cette raison que le monde civilisé considère M. Edouard Benès comme le meilleur homme d'Etat d'Europe Centrale.

Au milieu de l'ouragan de la nouvelle guerre mondiale et dès le premier moment où notre pays fut violé par l'ennemi, Benès a assumé, avec une résolution qui lui est propre, le rôle de chef qui lui revenait. Il nous a appelé avec une foi ardente et une conviction profonde dans la victoire, au combat, à la révolte, à la défense de nos droits les plus sacrés. Son effort ne vise pas seulement à ce que la patrie asservie soit le plus tôt libérée

de l'ennemi, mais aussi à ce que des fondations solides et durables soient posées avec notre active collaboration pour une vie commune, dans la paix, de tous les peuples d'Europe dans l'avenir. A la conférence future de la paix notre président que nous fêtons aujourd'hui, aura un mot décisif à dire pour les questions de l'Europe Centrale.

Au moment où il va atteindre en pleine énergie créatrice son cinquante-huitième anniversaire, nous lui exprimons, ici la sympathie et le dévouement qu'un peuple ne peut donner qu'à un homme de son coeur.

B. SZALATNAY-STACHO
Ministre de Tchécoslovaquie.

DE L'ALEXANDRIE D'AUTREFOIS A CELLE DE NOS JOURS

par

S. E. AHMED KAMEL PACHA



*Directeur Général
de la
MUNICIPALITÉ
d'ALEXANDRIE*

Vers la fin du XVIIIème siècle et au début du XIXème, Alexandrie n'était, d'après les historiens, qu'une petite ville de 6.000 âmes environ. A cette époque, on ne la considérait pas comme le plus grand port d'Egypte, — ainsi qu'elle le devint et le demeura —; d'autres ports, tels que Damiette, Rosette et Suez, où le commerce, les échanges qui s'y pratiquaient sur une plus grande échelle avec ce qu'ils comportent d'opérations de transports, sans compter les arsenaux et la densité de la population, leur donnaient une plus grande importance.

Tel fut encore le rang qu'occupait notre ville jusqu'à l'époque où le Grand Mohamed Aly vint à régner sur l'Egypte, après la célèbre Expédition Française de l'Empereur Napoléon 1er, — alors qu'il n'était que le Général Bonaparte, — rang qui ne répondait pas aux privilèges naturels de sa situation géographique, comme à ses événements historiques ni aux exigences logiques.

Ce n'était point en vain qu'Alexandre le Grand avait porté son choix sur cette rade pour y créer une cité hors de son pays natal, comme aussi le choix qu'en firent ses successeurs les Ptolémées qui y établirent leur trône durant des siècles.

Alexandrie fut renommée pour sa civilisation, sa richesse et la densité de sa population qui, aux dires de certains historiens, atteint le million et surpassa Rome et Athènes par ses sciences, ses lettres et ses arts. Elle ne fut pas seulement la capitale de l'Egypte et de l'Orient méditerranéen, mais prit rang, également, parmi les métropoles et jouit d'une vogue mondiale.

Il doit sembler étrange qu'une si grande ville ait rétrogradé. Nous croyons n'en devoir imputer que les facteurs politiques résultant de la chute de l'Empire Romain cédant le pas aux tendances de l'Empire de l'Islam dont l'accomplissement de faits illustres amena l'institution, au Caire, de la capitale du



Tanagra

Gouvernement des Califes en Egypte, ville qui devint le foyer de la civilisation et de la puissance islamiques dans cette partie de l'empire. Cette régression ne paraît plus si étonnante quand on la compare à l'évolution d'autres grandes villes sacrifiées par des facteurs politiques de moindre importance: N'avons-nous pas vu, dans l'histoire moderne, le gloire d'Ankara se former au détriment de celle de Constantinople, ou celle de Moscou au détriment de celle de Saint-Petersbourg?

D'ailleurs, Mohamed Aly, à peine investi sur son trône, songea à rétablir Alexandrie en tant que métropole Egyptienne et Islamique et à parachever ainsi la grandeur et le progrès acquis par le Caire durant des siècles. La sagacité du Grand Wali se manifesta au moment où le Caire atteignait incontestablement son zénith, alors que le coeur de l'Islam, palpitant fortement, avait besoin d'une grande veine pour se diffuser sur le monde, et c'est alors qu'il jugea Alexandrie le plus approprié des débouchés par sa vaste rade naturelle, son climat, sa position qui, tel un balcon, donnait sur les nations occidentales. Aussi, la plaça-t-il au premier plan de ses buts; il y fit édifier son palais, ses diwans et ses villégiatures estivales; autour du port il fit installer des arsenaux où se construisirent des vaisseaux de guerre et de commerce; la ville se développa très vite, devint le foyer des activités territoriales du Grand Wali et celui de ses voies de communication avec les peuples de tous les pays. Au fur et à mesure que la Ville s'organisait et s'étendait, les charges de sa gestion augmentaient proportionnellement et, à son décès, Mohamed Aly légua à l'Egypte, une Alexandrie remarquable, habitée par une population dense comptant non moins de 150.000 âmes, dont un grand nombre de négociants tant Egyptiens qu'Européens. Alors qu'autrefois la Ville s'abreuvait d'eau de puits, le canal Mahmoudieh vint lui offrir, avec les eaux du Nil, une grande voie navigable la reliant à sa Vallée. Et, dans cet état, Alexandrie constituait bien un

des legs les plus appréciables que laissa, à ses successeurs, ce grand souverain.

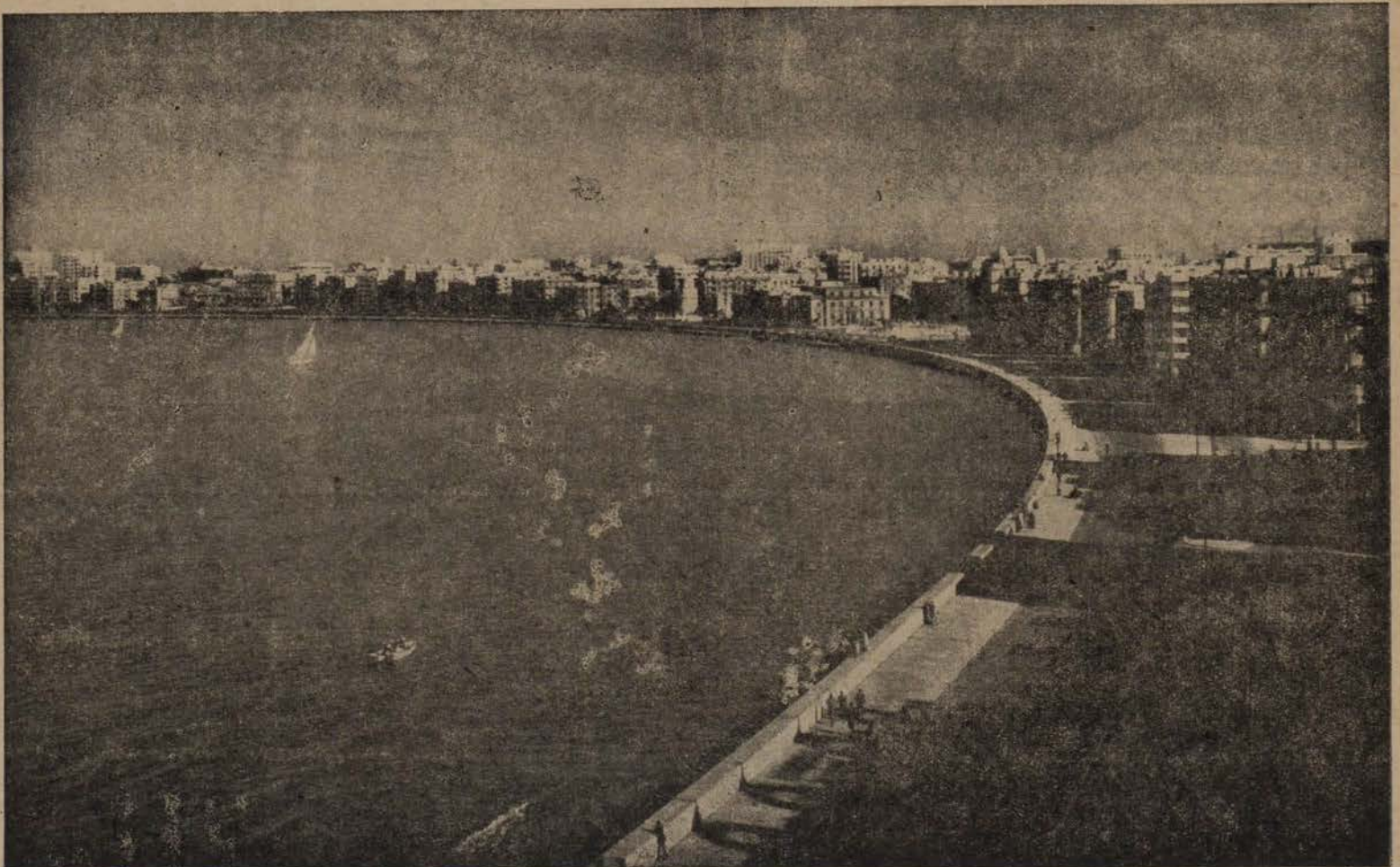
A peine Ismail prit-il possession de son trône qu'il réalisa, parmi ses conceptions de grandes réformes, la nécessité de fonder, à Alexandrie, par étapes sûres, le régime municipal.

En 1864, un «Comité du Commerce d'Exportation», se constitua par un groupe d'exportateurs, dans le dessein d'obvier au mauvais état préjudiciable des routes conduisant au port où se chargeaient et se déchargeaient leurs marchandises en transit. Trois ans plus tard, le Gouvernement autorisa ce Comité à lever des taxes volontaires sur les commerçants et les propriétaires intéressés au pavage de ces voies urbaines de communication. Effectivement, ce Comité para au plus urgent et entreprit les travaux de voirie menant du port à la Place Mohamed Ali, au centre de la Ville, où se trouvaient les magasins, les comptoirs et les banques. L'année suivante, soit en 1868, le Gouvernement ayant décidé de pourvoir Alexandrie d'un organisme municipal complet, le Ministère, vu l'établissement des Capitulations, dut entreprendre des négociations auprès des Puissances Etrangères. Ces négociations devaient durer vingt-deux ans. Toutefois, entre-temps, le Gouvernement ne se désintéressa pas des activités de ce «Comité du Com-

merce d'Exportation», et participa aux frais de ses travaux édilitaires après sa transformation en «Commission Mixte du Commerce et Municipale provisoire d'Alexandrie». C'est en 1890, à l'époque du Khédivé Ismail, que fut instituée la Municipalité actuelle, comptant 28 édiles. Deux ans plus tard on créa le poste de Directeur Général qui fut attribué à Chakour Pacha.

Durant ses premiers mois d'existence, le Conseil Municipal siégea à la Cour d'Appel Mixte, puis au Gouvernorat, enfin à l'actuel Palais Municipal d'où rayonnent, depuis 53 ans, tant les activités du Conseil que celles de la Direction Générale. Quels que soient les nuages qui aient projeté leur ombre sur la Municipalité d'Alexandrie à certaines périodes de son existence, il est indéniablement vrai que la direction de la Ville et de ses services ont grandement progressé et, qu'en ce demi-siècle, Alexandrie a atteint un tel niveau d'urbanisme et d'éclat qu'elle demeure en tête des ports méditerranéens, parmi les ports les plus importants du monde entier.

Dans Leur sollicitude pour la Ville d'Alexandrie, les deux grands Souverains, FOUAD et FAROUK, ont consolidé sa Municipalité, fortifiant ses efforts au point de rendre florissante une population qui tend de nouveau à atteindre le million.



Vue de la corniche sur le Port Est



Les Alexandrins ont fait preuve d'esprit commercial et industriel, à tel point que certaines de leurs institutions industrielles exportent leurs produits manufacturés

Le budget municipal lui aussi, atteint le million. Dans les divers hôpitaux de la Ville, les lits gratuits s'élèvent à 4.000, et ceux de ses hôtels à plusieurs milliers. On compte des dizaines de milliers d'étudiants dans ses institutions scolaires gouvernementales et lesquelles viennent d'être superbement couronnées par l'Université Farouk Ier. La Ville compte aussi un grand nombre d'institutions de bienfaisance, de groupements Littéraires et Artistiques. Elle possède un Musée Greco-Romain, unique en son genre par l'importance de ses collections ainsi qu'une Bibliothèque réunissant 80.000 ouvrages.

Tant la Municipalité que le Gouvernement se refusent à l'idée de s'arrêter sur ce chemin civilisateur par un contentement de ce qui a été réalisé jusqu'ici. Tous deux désirent ardemment voir l'Alexandrie du règne de Farouk égaler celle des temps ptolémaïques et tâchent de lui restituer sa suprématie sur tous les ports mondiaux.

Le Gouvernement a entrepris l'établissement d'un plan de grande envergure pour le bien-être des Alexandrins, — comme d'ailleurs pour celui du Pays entier —, en considérant cette ville comme son grand port, en améliorant ses voies de communication avec l'Intérieur, en protégeant son état sanitaire contre les inconvénients des lacs de ses alentours, en élargissant son port comme en développant son niveau intellectuel et scientifique par l'institution de l'Université.

La Municipalité de son côté a préparé un programme constructif d'avenir, déjà en voie d'étude par sa Direction Générale, afin de l'exécuter aussitôt que cesseront les hostilités actuelles. Ce plan décennal, qui exigera deux à trois millions de livres pour sa réalisation, entend apporter une solution aux questions pendantes qui assureront l'avenir de cette cité, qui reprend son rang parmi les métropoles mondiales, et son programme apportera le bien-être et la prospérité à tous ses citoyens, les pauvres avant les riches et les faibles avant les forts. Que le Tout-Puissant veuille nous guider vers le Bien.

AHMED KAMEL



Nouvelle néo-grecque

LOIN DU MONDE

par D. Voutyras

Nôtre maison était distante de la ville d'une heure de marche à pied. Mais dans quelle situation! D'un côté, derrière la maison, une montagne abrupte, chauve, privée de toute végétation, et de toutes petites collines; de l'autre côté, un torrent avec mille et un petits torrents qui se jetaient dedans, de petites calaractes, ouvrages des eaux qui d'en haut descendaient impétueusement.

Il n'y avait là que deux maisons. La nôtre et une autre, situées vers la ville, sur le même alignement à environ deux cents mètres de distance. Il n'y en avait pas d'autre. Au delà du torrent cependant, sur la route, des jardins, s'en élevait une autre belle et gracieuse, où habitait un couple d'âge incertain, avec une petite servante. Rien d'autre. Un peu au delà commençait les jardins, une série de jardins... Des corbeaux tournaient en grand nombre, faisant des ronds en l'air et l'on entendait leur croassement dans le silence et la solitude.

— Oh! Fi! Ici c'est une terrible solitude! Dit ma mère à notre arrivée.

Peut-être avait elle raison; mais que pouvions nous faire! C'était la nécessité. Quelque vieil ami de mon père lui avait donné cette maison à habiter gratis. Il l'avait construite comme maison de campagne.

La route de la maison conduisait à la ville; mais les eaux en avaient abîmé la plus grande partie. Ici, elles avaient fait de grandes coupures et là lui avaient ouvert, pour ainsi dire, l'intérieur et on pouvait voir dans le fond d'autres terres, qui celles là étaient rouges. Il y avait aussi quelque arbres? des peupliers pour la plupart, l'un d'eux, coupé par le milieu, avait poussé sur les côtés des petites feuilles et des petites branches.

Pour arriver là dans cette maison, nous avons eu beaucoup de peine. Nous avons pris d'abord la route des jardins, puis nous avons tourné dans une petite route remplie d'arbres, qui nous avait conduits à la route de notre maison. Et nous avons dû décharger nos affaires au loin.

La route des jardins était belle et unie. Mais elle venait de loin, elle n'était pas directe; elle s'approchait de nous là bas, passait le pont et se perdait le long du torrent.

Mon père disait que notre route était la vraie route des jardins; mais à partir du jour où le pont fut endommagé, elle fut délaissée elle aussi. Les pouvoirs publics voyaient aussi la difficulté qu'il y avait à entretenir une route que les eaux abîmaient à chaque instant et ils l'avaient abandonnée à son sort. Ils préféraient cette autre qui, si elle n'était pas directe, était cependant éloignée de la violence des eaux.

Sur la route des jardins passait un omnibus; le matin, à midi et le soir, quand la lumière du soleil s'éteignait.

Mon père revenait seulement le soir. Il considérait comme une dépense de revenir aussi à midi par l'omnibus.

Combien j'ai été heureux quand le soir à notre arrivée dans cette maison, le matin en sortant, j'ai vu sur le bord d'un torrent des coquelicots qui remuaient et que le parfum des fleurs sauvages est venu jusqu'à moi. La camomille, le plus bel ornement du printemps, s'étendait partout, excepté sur les collines arides, où il ne poussait que des épines, et encore de loin en loin.

Des hirondelles tournaient rapides; et, en haut dans le ciel bleu, des corbeaux fendaient l'air, tantôt battant des ailes et tantôt immobiles et les ailes étendues.

Comme j'aurais désiré être moi aussi l'un d'eux...

Si je l'avais été, je n'aurais pas eu cette inquiétude qui m'avait saisi depuis le jour où nous avons laissé une autre ville lointaine, pour venir en cet endroit, une inquiétude pour mes parents, pour mon père, ma mère, mes petites sœurs; qu'allions nous devenir, que ferions nous?

Là, dans cette maison solitaire, avec la cour, le puits et les arbrisseaux, j'aurais été très heureux, si je n'avais pas vu dans les yeux de ma mère une crainte continuelle pour l'avenir, au cas où les travaux de mon père ne réussiraient pas.

Et quand il arrivait le soir, mamère tout d'abord regardait ses doigts et s'ils étaient tachés d'encre:

— Tu as écrit, lui demandait-elle, il est arrivé quelque chose?

Eh! Quelque chose...

Mes petites sœurs gambadaient alors.

— Vois, vois, faisait ma mère, comme elles se réjouissent...

Mon père les regardait en souriant.

Et moi aussi je les regardais, mais avec tristesse.

Je ne sais pourquoi quand je voyais leur joie, il me venait une tristesse, une inquiétude plus profonde.

— Pour Pierre, que ferons nous? Il n'ira pas en classe? Demandait ma mère à mon père.

— Où irait-il maintenant, lui répondit-il, il a perdu son année. Après demain, s'il plaît à Dieu, nous rentrerons en ville, alors nous verrons. Et puis comment pourriez vous rester seules ici...

Le jardin de la maison était tout verdoyant; des fleurs de multiples couleurs sortaient ou étaient sorties de partout, remplissant l'atmosphère de parfums.

Les grands arbres de la route semblaient aussi bavarder ou parler à chaque souffle frais du vent qui passait. Et les corbeaux, qui en grand nombre tournaient auprès de la montagne abrupte, avaient l'air de s'effaroucher au passage de l'épervier qui, inquiet nerveux, remuait la tête tout en fendant l'air.

Ah! Comme je voudrais être à sa place... disais-je en parlant de lui.

La nuit nous amenait un concert. Celui des grenouilles qui par milliers se trouvaient dans le torrent.

Même quand elles ne croassaient pas toutes, une ou deux faisaient entendre doucement leurs voix dans le calme des soirs de printemps.

La maison qui était près de la nôtre, si on peut dire près de la nôtre, sur la même route, fut abandonnée brusquement par ses habitants.

Ceux qui l'habitaient, partirent avant que nous ayons pu apprendre qui et combien ils étaient.

— Comme c'est grand dommage... disait ma mère. Maintenant nous n'avons plus personne près de nous! Nous aurions eu quelqu'un à qui causer...

Un jour cependant que je revenais de faire quelque tour de promenade aux environs, je trouvais une visite à la maison.

C'était une femme d'un certain âge qui habitait dans la belle maison en haut du torrent sur la route des jardins.

La maison me parut tout autre, comme si elle avait retrouvé, là aussi, quelque chose de son ancienne joie. Et surtout quand arriva aussi son vieux mari, un petit gros avec un visage tout rond et rouge foncé.

Ils restèrent jusqu'au soir à l'heure où revenait mon père et firent sa connaissance. Nous les avons accompagnés tous ensuite même les petites, jusqu'au torrent, où les grenouilles criaient toutes ensemble, en grand nombre, et avec quelles voix! C'était comme si toutes les magiciennes et les sorcières du monde s'étaient données rendez-vous, pour faire une réunion

et célébrer quelque fête ou une messe de magiciennes ou de sorcières.

En haut, un morceau de lune brillait en forme de demi couronne brillante avec des rubans également brillants, elle était suspendue au dessus de la noire montagne abrupte...

Ma mère se prit d'amitié pour cette famille. Et presque tous les jours elle était là bas. J'y allais moi aussi et mes petites soeurs. Mais chaque soir, il lui était impossible de ne pas trouver quelque travers à tourner en ridicule.

Elle racontait à mon père ce qu'elle voyait, ce qu'elle entendait, comment ils vivaient, quels gens c'était.

Des avarés terribles comme des orties, disait-elle, comme je n'en ai jamais vu de pareils. Alors qu'ils ont de la monnaie, de l'argent, qu'ils sont riches, ils regardent à vivre avec rien, presque comme des malheureux... Les premiers jours nous les avons pris pour des pauvres, ou mieux pour des gens qui n'avaient qu'un petit bien; mais nous avons appris ensuite qu'ils avaient une grande fortune.

Cela fut confirmé à mon père, qui l'avait demandé à quelqu'un qui les connaissait bien. Ils avaient deux jardins, ici à la suite, deux grands jardins, habités par des jardiniers, des oliviers, des champs et des maisons en ville.

Et ma mère disait:

— Quand tu penses, qu'ils vivent deux jours avec une Ocque (1) de pomme de terre... Une ocque de pomme de terre pour trois personnes en deux jours! Pour de la viande, je ne crois pas qu'ils en aient fait cuire jusqu'à présent. Elle me l'aurait dit. Elle me dit tout. Des légumes, des pommes de terre, des fèves et des haricots noirs... Tu entends? Et encore en petite quantité. Celui qui mange peu vit de nombreuses années; te dit-elle... Aussi leur haleine empesté la faim... Et ils ont aussi cette petite servante qui n'a que les os et la peau...

— Etisse chats! Dit Nitsa? la plus grande de mes soeurs.

— Laisse ces malheureux animaux. L'un d'eux, dès qu'il se tient sur ses pattes, on le voit chanceler; et quant à l'autre, il a un ventre comme un tambour... Qui sait ce qu'il mange... Sait-on ce qui plaît aux animaux!

Et après s'être arrêtée un instant ma mère poursuivit:

— Et je ne t'ai pas dit aussi autre chose... Mais voilà ce que c'est! S'ils mangent des légumes! — Mais ils étaient si savoureux! Te dit elle. S'ils mangent des pommes de terre, des sales haricots noirs. — Mais ils étaient si savoureux! Tu entends continuellement cette phrase; tout cela lui paraît savoureux peut-être parce que ils ne dépensent pas beaucoup...

Je l'avais moi aussi entendu dire cette phrase et je m'attendais à l'entendre quand elle disait de quel plat ils avaient mangé:

— Mais ils étaient si savoureux...

Et sa voix montait grêle et menue comme un violon qui joue dans les notes hautes.

Quant à la petite servante, elle disait qu'elle ne mangeait pas du tout, qu'elle laissait son assiette presque intacte. Et elle ne mentait en rien; car un jour qu'ils avaient tardé à manger et que j'étais venu là, la petite servante se présenta tenant son assiette avec des pommes de terre bouillies.

— Madame, je ne peux pas en manger d'autres.

— Ça ne fait rien, mon enfant, ce sera pour ce soir! Lui dit sa maîtresse. Puis se tournant vers nous en présence de la petite servante:

— Je ne vous l'ai pas dit? Cette enfant se nourrit de rien... C'est comme un petit oiseau! Avec un bouché de nourriture et un peu de pain elle est rassasiée.. Elle a la bénédiction du bon Dieu... Elle n'est pas comme un certain nombre qui ont la malédiction! Va, mon enfant, et mets l'assiette dans l'armoire pour que les mouches n'aillent pas dessus...

Ma mère cependant, le soir où elle racontait cela à mon père disait:

Elle dit cela pour engager la petite servante à ne pas manger... J'en fais le pari. La petite servante veut montrer, la pauvre, qu'elle a la bénédiction de Dieu et elle reste à jeun, faisant comme si elle était rassasiée! Le Seigneur cependant voit que le ventre de la pauvre enfant gargouille...

Leurs chats, dont l'un était maigre et squelettique et l'autre avait un ventre enflé comme s'il attendait des petits chats, tournaient dans la maison en miaulant.

Madame Eléna disait d'eux:

— Tita est aristocrate, elle ne mange pas ci ou ça, elle est capricieuse, mais vous ne sauriez combien! Elle veut une nourriture choisie. Mais Zoula mange ce qu'elle trouve c'est pour cela qu'elle vous a un ventre!...

Un jour on entendait tout à coup le voix de la petite servante qui disait.

— Madame! Madame! Les chats mangent une grosse sauterelle...

— Laisse-les! Dit sa maîtresse, en s'élançant de sa chaise... C'est leur nourriture!...

Monsieur Kostas, son mari, tournait désœuvré dans le jardin de sa maison, les mains derrière le dos, le pantalon tombant comme celui des petits enfants, il faisait des tours dans ses citronniers, qui embaumaient. Il s'arrêtait quelquefois et il regardait quelque arbre, puis il reprenait sa marche.

Il était très difficile de faire parler cet homme là. Combien de fois, il arriva qu'étant avec nous, il n'ouvrait même pas la bouche pour dire une parole. Et quand il parlait, on aurait cru qu'il aboyait. Il employait toujours des termes choisis. Je me rappelle qu'un jour, il dit ou il manqua de dire à propos de quelques jardiniers:

— Les rouf...

Mais il s'arrêta, avala le mot et dit à la place:

— Les vauiens!

Mais il semblait avoir fait un gros effort pour employer ce mot; tandis que l'autre lui était venu tout naturellement à la bouche.

Brusque, silencieux, ne riant jamais, il était l'antithèse complète de sa femme, qui riait toujours, parlait et disait des choses drôles et amusantes. Quelquefois aussi, elle taquinait même son mari, lui disait quelque plaisanterie; alors il se retournait et, de sa grosse voix qui semblait rouillée à force de ne pas servir, il lui disait:

— Q'est-ce que c'est que cela! Qu'est-ce que c'est que cela.

Je l'ai entendu cependant une fois dire un flot de paroles. C'était à propos de gros moustiques qui s'étaient montrés et tourbillonnaient dehors. Il avait été troublé par leur apparition.

— Ferme, avait il dit à sa femme, ferme que ces diables n'entrent pas dedans! C'est eux qui donnent les fièvres... C'est eux qui les apportent... Malheur, ma pauvre, à celui qu'ils mordent... Ces choses infâmes! Nous n'en n'avions jamais eu ici et voilà maintenant, par les cornes du diable, qu'ils nous arrivent.

Comme il était troublé, il ne faisait pas attention à retenir les jolis petits mots, il les laissait partir et ils s'élançaient hors de sa bouche.

Je m'étais éveillé de grand matin et j'étais sorti dehors avec mon père, qui allait sur la route des jardins pour prendre l'omnibus.

Il ne suivait pas la petite route qui y conduisait, parce qu'elle la rejoignait trop loin; mais il passait par un endroit mouvementé, plein de plantes sauvages, de buissons, d'épines et de trous. Près du lieu où il attendait, se trouvait une maison ouverte à tous les vents, sans fenêtres, non crépie et sans plancher, mais couverte d'ardoise. Mon père l'appelait:

— Ma Station!

J'avais entrepris un tour dans les environs, montant au haut des rochers et descendant dans les ravins. La nature fêtait l'arrivée du printemps.

(1) Ocque : Mesure de poids valant : 1^o, 282.

Le tapis vert qui s'étendait presque partout était orné de camomille et d'un grand nombre d'autres petites fleurs. Dans d'autres endroits, les coquelicots le rendait rouge. Et dans les fossés dans les endroits bas, sortaient d'autres fleurs grandes et vigoureuses, aux multiples couleurs, ainsi que les grands coquelicots, ayant dans le milieu une croix noire.

— Pourquoi ont-ils cette croix? Me demandais-je.

L'air était rempli en cet endroit du bourdonnement harmonieux d'une multitude d'insectes, qui tournaient et voltigeaient au dessus des fleurs. Des abeilles, des guêpes mouchetées, noires, grandes, grosses, au dos doré, des mouches d'or et beaucoup d'autres encore... Et je pouvais croire que l'air chantait, murmurait, ou que quelque harmonium invisible jouait doucement un chant au printemps, à la vie.

Les passants étaient rares, très rares, et encore ils passaient à la hâte et disparaissaient pour laisser à nouveau est endroit désert.

Quelquefois un chariot fourvoyé paraissait sur notre route.

— La route a une sortie? Me demandait-on.

— Non! Non! Tu vas te casser le nez.

Et le chariot s'en retournait.

J'entendais le bruit qu'il faisait, qui s'éteignait et se perdait tout doucement, comme si le chariot s'évanouissait et disparaissait dans le silence.

Un jour que je rôdais, je fis rencontre de Monsieur Torgoudis. Il arrivait à pied de la ville. Il était couvert de poussière, fatigué et avait le visage comme une tomate écrasée.

— Eh! Comment vas-tu, me dit-il, comme en aboyant. Tu te promènes, tu te promènes! Prends au moins quelque arme pour ne pas perdre la peine.

Et il s'en alla m'ayant dit ces paroles sans s'arrêter.

Je remarquais cependant qu'il avait, posé sur le dos, un de ces gros moustiques qu'il craignait tant. Et il l'emmenait rapidement chez lui.

Les jours s'écoulaient ainsi. Le soleil devenait brûlant. Nous approchions de l'été. La camomille avait commencé à se fâner et son parfum ne remplissait plus l'air. Dans le torrent le peu d'eau qui restait stagnante, et qui la nuit ressemblait à quelque grand miroir oublié là, disparut, et d'innombrables petites grenouilles avaient envahi les lieux. Elles avaient pénétré jusque dans l'intérieur de notre jardin. Mais elles ne faisaient plus entendre leurs voix. D'autres chants s'élevaient maintenant dans la nuit. Des chants de grillons en charmaient la tranquillité. Ils chantaient aussi sur l'autre rive où était la maison de Torgoudis et là où se trouvaient des fleurs.

Un soir notre mère nous a dit que Monsieur et Madame Torgoudis nous avaient invités pour le jour de leur fête, qui tombait dans quelque jour.

Ce soir là, j'ai entendu tout à coup mon père prononcer un nom, que je n'avais pas entendu depuis quelque temps: celui d'un cousin à lui.

— C'est le jour de sa fête à lui aussi!...

— A qui? Demanda ma mère.

— Eh! Tu ne sais pas? A lui fit-il avec colère, à cet infect animal, à mon cousin... cet infâme.

— Oh! Tu y penses encore! Moi je l'ai oublié.

— Si j'y pense!

Ils s'arrêtèrent.

Nous avions ouvert les fenêtres et le chant des grillons se faisait entendre au loin. Un ou deux chantaient un chant mélancolique, triste, entrecoupé et ceux-là tout près quelque part là à l'extérieur.

— Tout à coup un cri strident se fit entendre, puis un autre.

C'était les cris de la chouette.

— Hou! Les maudites!

— Eh quoi! C'est la chouette, c'est sa voix... Elle a cette voix là... Que veux tu entendre ici dans cette solitude.

Moi je ne disais rien. Ce cousin, dont mon père avait prononcé le nom, me revenait à l'esprit.

C'était un homme qui riait continuellement et

drôlement. Sa bouche s'ouvrait toute grande, son visage se remplissait de rides et cependant, c'est à peine si on l'entendait rire; on aurait dit qu'il le faisait exprès pour montrer ses rares grandes dents.

Je le détestais à cause de ses yeux, des yeux toujours ironiques, et de son rire. Il se moquait et se railait de tout le monde et surtout de mon père. Quand je l'avais entendu pour la première fois se moquer de lui, il m'avait semblé que mon père allait se fâcher; mais il n'ouvrit même pas la bouche. Cependant il avait l'air gêné. Et il paraissait ainsi gêné dès qu'il venait dans l'endroit où nous nous trouvions. Il y avait des années qu'il n'avait vu mon père, avant son mariage.

A partir de ce jour là, il commença à venir souvent à la maison. Puis j'allais en classe et je ne revenais presque que le soir, ayant mangé là bas à midi. Mais chaque dimanche, comme je restais à la maison, je le voyais arriver.

Quelque temps après, notre départ arriva. Il eut lieu au point du jour.

Quel triste lever du jour!

J'ai compris aux malédictions qui s'échappaient de la bouche de ma mère, comme nous partions, qu'il était une cause ou l'auteur de notre départ. Qu'était-il arrivé? J'y avais réfléchi bien souvent.

Dans la maison des Torgoudis on se préparait pour leur fête. C'était leur jour de fête à tous les deux: à Torgoudis et à sa femme. Et mon père disait que c'était pour cela que Torgoudis avait recherché en mariage une femme du même nom que lui, afin de célébrer leurs fêtes ensemble, pour ne pas faire double dépense.

La petite servante lavait les carreaux des fenêtres, faisait briller les poignées en bronze de la porte d'entrée, comme si la maison se trouvait au centre de la ville et que de nombreuses visites fussent attendues. Les planchers étaient brillants. Madame Torgoudis avait nettoyé, elle aussi, et elle se plaignait à ma mère de souffrir des reins.

Son mari tournait tout doucement avec les mains derrière le dos; il était silencieux et encore plus sombre qu'autrefois. Il avait ouvert une fois la bouche pour dire:

— Nous avons de grosses dépenses... Qu'est-ce qu'on veut avec ces jours de fête, je ne puis pas comprendre...

— Mon bon! Disait ma mère à mon père, ils ne mangent presque plus maintenant pour faire des économies... Ils ont des dépenses, vois-tu, pour le jour de leur fête et ils ne savent pas comment faire! Je parie qu'ils se sont repentis de nous avoir invités...

— Allons! Allons! Tu exagères, mauvaise langue, disait mon père.

— Dis-moi ce que tu voudras! Je te dis la vérité... Tu les vois aussi tous les deux qui avalent continuellement à sec leur haleine empestée. Et cette petite servante, qui à la bénédiction de Dieu, elle est devenue complètement squelettique... Mais je ne l'ai terminée! Ils ont acheté un agneau tué et l'ont pendu à l'entrée, pour qu'il soit bien en vue... Mais qui le verra! Nous verrons bien combien de gens il viendra.

— Que dis-tu là? Est-ce que tous les jardiniers ne s'y rendront pas?...

— Ils peuvent s'y rendre, mais ils n'en reviendront aucun à table... Elle me l'a dit... Nous serons m'a-t-elle dit vous et nous! Et elle mettra les deux gigots à cuire.

— Tu peux croire, dit mon père, en remuant la tête, que je ne vais pas avec plaisir dans cette maison! Mais que puis-je faire. Réfléchis: tu sais ce que c'est que de rester des heures avec un homme qui ne dit pas un mot. Quelquefois seulement, et de temps en temps, si je lui parle, si c'est moi qui lui parle, il dit quelque chose! Parle là bas... ou sans ça, que diable, nous resterons muets.

— Oui! Tu as raison, mais que pouvons faire? Et puis ce n'est pas un mauvais homme...

— Je ne dis pas... cà assurément...

— Est-ce que par hasard c'est lui qui le vent? Et sa femme que peut elle dire?... Imagine toi que tu aies près de toi un homme qui ne dit pas un mot! Mais comment cet homme là s'est-il marié...

— Il n'était pas comme cela étant jeune...

— Qui l'a dit! Il était comme cela, m'a-t-elle raconté, elle même, avant hier et je ne te l'ai pas répété...

Et ma mère nous dit que quand Torgoudis avait épousé madame Torgoudis, c'était lui qui l'avait demandée en mariage; aussi quand elle vit qu'il ne lui parlait pas, qu'il ne lui disait rien, elle crut que Torgoudis se repentait de l'avoir épousée et elle pleurait continuellement. Heureusement, qu'une soeur de son mari lui avait dit ce qu'il en était, que c'était dans son caractère et l'ait tranquillisée. Dès son enfance il ouvrait rarement la bouche pour dire un mot.

Mes petites soeurs raffolaient de cette maison. Elles y avaient du plaisir. Elles retrouvaient la petite servante et commençaient à jouer et à gambader dans le long couloir étroit.

Quelquefois les gambades et les cris devenaient tellement diaboliques qu'alors ma mère criait:

— Eh! Eh!... Qu'est-ce que c'est que ça! Restez tranquilles, ou je vous envoie à la maison.

Quand le vieux Torgoudis était là, assis dans quelque endroit, il prenait la parole:

— Ce sont des enfants!... Disait-il.

Et Madame Torgoudis:

— C'est celle-ci qui en est cause, elle leur fait perdre la tête! Je te montrerai, moi, tu le verras...

Et la petite servante, s'approchant de la porte, disait:

— Moi, Madame; Qu'est-ce que je fais? Demandait-elle en ouvrant les mains, comme si elle disait: fouillez-moi!

On entendit ce soir là, la veille de la fête, un grillon chanter dans notre jardin. Tout le monde en fut content et moi tout le premier. Outre l'idée que cela portait bonheur, m'avait-on dit, il me semblait que nous avions une compagnie dans notre solitude.

— Un grillon dans notre jardin, cria la plus grande de mes soeurs et elle vint en courant à l'endroit où nous nous promenions sous la rangée d'arbres, en attendant notre père. Et quand il arriva, nous avons entendu nous aussi le grillon chanter, en retournant à la maison.

Il s'était fourré là quelque part dans un endroit au feuillage épais et il chantait.

— Comme c'est beau!

Les petites gambadaient de joie.

— Les souliers s'usent!...

Ils rentrèrent tous à l'intérieur, tandis que je restais dehors pour l'entendre.

Le grillon même était pour moi une compagnie. Et combien je désirais cette compagnie! Je l'ai toujours souhaitée; mais là bas loin du monde, dans la solitude, avec cette inquiétude, qui chez moi était devenue une maladie, depuis le jour où nous étions montés sur le bateau à vapeur pour courir les hôtels, au milieu d'inconnus et dans l'inconnu, je la, désirais la compagnie, je la cherchais comme le salut.

Je me rappelle que quand nous avons pénétré dans cette maison solitaire, j'avais senti quelque tranquillité de nous retrouver tous rassemblés dans une maison. Et là j'aurais été heureux, si j'avais pu penser que nous y trouverions le bonheur, que nous y serions heureux. Oui! j'aurais voulu de la compagnie même alors, mais pas cependant comme je la désirais maintenant.

Quand je voyais chaque soir mon père pensif rester après son arrivée silencieux et penché sur la table, ah! Alors, oui alors, quel trouble je ressentais! Et je voyais à la fois l'isolement, la solitude, le malheur!...

Je triomphais cependant de ces pensées et je plaisantais, comme si je n'avais pas compris ce qui était arrivé, je disais des stupidités et je jouais même au polichinelle.

— Eh! Qu'est-ce qui le prend?

— Regarde-le... Il est à son affaire!...

Mon père remuait la tête. Il croyait que je ne sentais pas, que je...

Mais quand j'avais réussi à les faire rire, tandis qu'ils riaient, je sentais mes yeux se mouiller de larmes.

Ce soir-là, étendu dans mon lit, j'ai entendu le grillon chanter dehors dans la cour. Combien je me réjouissais de l'entendre. Notre cour, notre jardin me restaient plus seuls et déserts, nous avions de la compagnie avec nous même pendant la nuit.

Le lendemain vers les dix heures, nous sommes partis tous ensemble pour la maison de Torgoudis. Nous avons passé le torrent et les petits torrents, les coupures du terrain, qui étaient assez dangereuses; mais nous connaissions les passages, nous y sommes parvenus heureusement; puis nous nous sommes trouvés avec notre père sur la rive opposée.

La maison nous parut de suite prête à recevoir les visites. Monsieur Torgoudis cependant, bien que ce fut sa fête, n'était pas là; il était allé en ville de très bonne heure pour saluer un vieil ami à lui, riche propriétaire dont c'était aussi la fête.

Mon père et ma mère parlaient avec Madame Torgoudis et disaient différentes choses, tandis que mes petites soeurs jouaient dans le couloir avec la petite servante. Et moi qui ne savais pas que faire, je me promenais dans la maison et dans le jardin. J'étais certes parfaitement heureux. Si c'était seulement ainsi chaque jour.

Pour une fois les chats ne miaulaient pas. Ils rodaient dans la maison, jouant avec ce qu'ils trouvaient, avec le chapelet de mon père, avec les franges du canapé. Cela agaça cependant Madame Torgoudis qui s'élança et cria à la petite servante:

— Mariette! Viens vite emmener les chats d'ici... Ils déchirent le canapé.

Midi arriva, mais Monsieur Torgoudis n'avait pas paru. On se mit à table et on commença à manger sans lui.

Nous avons fini et mon père était en train de fumer, quand Monsieur Torgoudis se présenta. Mais dans quel état il se présentait! Son chapeau, un petit chapeau mou, qu'il portait sur le haut de sa grosse tête, comme un chignon de femme, était mis de travers, sa cravate était défaite, son col n'était plus à sa place et il marchait les pieds écartés.

Mon père disait par la suite qu'il avait agrandi la base, parce que le sommet, la partie haute, s'était alourdie; pour moi, il me semblait, en le voyant ainsi, qu'il ressemblait aux tout petits enfants qui cherchent toujours à écarter les pieds...

— Bonjour à vous! Dit-il; et après s'être arrêté un instant à la porte, il entra.

Nous lui avons présenté nos souhaits.

— Je vous remercie. Je vous souhaite une bonne santé, nous répondit-il.

Il s'était encore arrêté avec les pieds écartés.

— J'ai été présenter mes souhaits, commençait-il à dire, à un certain ami à moi, dont c'est aussi, voyez-vous, la fête aujourd'hui... Nous avons en effet le même nom: lui Kostas et moi Kostas aussi... Coïncidence!... N'est-ce pas une coïncidence? Dès notre plus tendre enfance, nous avons été élevés ensemble. Il arrive, et vous en voyez la preuve, il arrive qu'on porte le même nom. Quelqu'un criait: Kostas! Et nous courrions tous les deux. Et nous avons été élevés ensemble dès l'âge le plus tendre. Et inséparables.

— Tu as mangé? Lui demanda sa femme.

— Ecoutez-moi ça... disait-il en nous regardant, elle demande si j'ai mangé... On écraserait une puce sur mon ventre et elle demande si j'ai mangé. On écraserait une puce sur mon ventre et je n'ai pas mangé! J'ai mangé et j'ai trop mangé comme dix... puisque on écraserait une puce, oui une puce! Mais nous avons bu aussi... Ah! Nous nous en sommes donné et vous le comprenez... Mais c'est un ami... Je n'en ai qu'un: ce-

lui-là... C'est que dès notre plus tendre enfance nous avons été élevés ensemble... et qu'il a lui aussi, vous le voyez, le même nom que moi... Il s'appelle Kostas, et moi Kostas aussi.

Le vin comme l'huile dans une machine rouillée ou une serrure déliait sa langue et il ne cessait de parler, bien qu'il eut encore ou qu'il éprouvait de la difficulté à parler.

Sa femme heureusement l'interrompit et lui suggéra d'aller se reposer un peu. Mais il se fâcha et lui dit :

— Quoi, tu crois que je suis ivre? Non, je ne suis pas ivre, je m'enivre pas pour si peu, moi...

Mais peu après dès qu'il nous eut encore répété une fois la même chose, il gagna sa chambre et s'allongea.

— Il a bu pas mal de petits verres! Nous dit sa femme. Mais, sachez-le, il ne boit pas ou très rarement, c'est pour cela qu'il a été surpris... Quand il retrouve son ami, c'est toujours ainsi.

Certains bruits qui se faisaient entendre dans la chambre de Torgoudis la forcèrent à s'arrêter.

— Eh! e mlapropre! fit-elle en se levant rapidement pour aller dans la chambre.

Les petites se tordaient de rire et ma mère s'efforçait de les apaiser.

— Chut!... C'est une honte! Leur disait-elle.

— C'est à cause de sa fête, dit mon père.

Le soir nous nous sommes retirés. A table cependant au dîner du soir, il était venu d'autres personnes: trois femmes et trois hommes.

C'était les jardiniers des jardins de Torgoudis et leurs femmes.

Nous ne nous étions pas ennuyés. Il y avait eu même des chants. Le vieux Torgoudis qui s'était dégrisé, s'enivra de nouveau.

On voyait la lune quand nous sommes sortis, qui se trouvait au dessus de la montagne noire située derrière notre maison. Elle avait la forme d'une assiette cassée ou d'une assiette à laquelle il aurait manqué un morceau.

Des voix, des chants de grillons montaient du torrent.

(Trad. du néo-grec par le Cap^t Lucas) D. VOUTYRAS
(à suivre)

ORACLE DES VILLES... ORACLE DES CHAMPS

Bien des personnes ne peuvent voir une marguerite sans se livrer au jeu cruel de lui arracher un à un ses pétales. Et c'est bien naturel : n'a-t-elle pas un cœur d'or?

Si les variations du sentiment pouvaient être enregistrées par un oscillographe, on s'apercevrait que, bien souvent, dans la même heure, on passe par tous les degrés de l'amour, défini par les pétales de la marguerite.

Comme il doit être doux et reposant de pouvoir croire à l'infailibilité d'un oracle! Surtout un oracle qui possède les qualités de la marguerite : gratuit, discret et renouvelable jusqu'à la parfaite concordance avec les vœux du consultant.

Je n'ai jamais effeuillé une marguerite. Je suis une affreuse sceptique et je le regrette, car il est certain qu'au contraire de ce que dit Montaigne, le doute n'est pas un mol oreiller, et qu'il vaut mieux savoir même le pis, que de trembler de l'apprendre.

Prédire un événement, c'est l'obliger à se réaliser. J'ai une amie, qui, se trouvant dans une situation sentimentale assez compliquée, alla voir un fakir. Celui-ci lui dit : «vous agirez de telle et telle façon. Vous en souffrirez. Vous vous en repentirez. Mais rien ne vous empêchera de le faire».

Mon amie se conforma strictement à ces pronostics, qui n'étaient en réalité que des ordres. Les fakirs, en effet, sont avant tout psychologues et savent reconnaître sur le visage de leurs clientes cette absence complète de volonté qui fait qu'elles agissent toute leur vie comme en état de somnambulisme.

Le fakir ne se trompa que sur un point. Il lui avait aussi prédit la mort de son mari pour trois mois plus tard. Mais le mari ne fut pas informé de ce détail, qui pourtant était pour lui du plus vif intérêt. Aussi le plus innocemment du monde, enfrenait-il l'ordre du neuf de pique, et se porte-t-il comme un charme, en contravention flagrante avec le Destin.

Ce qui prouve que, pour préserver quelqu'un d'un malheur, il suffit parfois de ne pas lui en parler.

MAURIENNE

LA PAIX SUR L'ACROPOLE

"Tout est ruine et deuil".

Victor Hugo. (L'Enfant de Chio.)

*La Nuit, l'horrible. Nuit, sentait fendre ses voiles
Par les lueurs de l'Aube à l'Orient d'argent,
Et l'affreux Cauchemar nous glaçait jusqu'aux
[moelles:*

Attila, Timur vont un monde rasageant.

*Moi, las, les yeux mi-clos, somnolent, fis un rêve
Lorsque le jour naissant nacrétait l'eau de la Mer,
Et ce rêve était beau; car ma douleur fit trêve:
L'Aurore de la Paix, l'oubli du temps amer.*

*Un coq nous réveillait: c'est la fin des alarmes!
Timur et Attila sont traînés enchaînés.
Les Germains sont captifs; partout à bas les armes!
Mères, louez vos fils, vous, enfants, vos aînés.*

*Et nos morts son joyeux: la Justice et la Gloire
Viennent les consoler, les couvrir de lauriers.
Des miracles partout! l'incrédule peut croire!
Irène a parsemé tous nos champs d'oliviers.*

*Le Christ vient rappeler et la Loi, les Prophètes:
«Fais le Bien, protège le faible et l'orphelin».
Il est encor des saints et des âmes parfaites,
Et des chevaliers purs, coeurs vêtus de fin lin.*

*Les nobles Nations montent sur l'Acropole
Pour s'y jurer la Paix aux yeux de la Raison;
Leur Victoire a vibré de l'un à l'autre pôle;
Tes Tyrans vont «crever» dans leur sombre prison.*

*Et dans les champs germains, maudits, le chacal
[rôde,
Les hyènes vont cherchant l'Homme à Satan livré
Cependant qu'un beau Jour, depuis l'île de Rhodes,
Caresse le sol grec pour toujours libéré!*

JULIO M. MALBRANCHE

11 Juin 1835 - 11 Juin 1943

SUR LA MORT DE MIAOULIS



L'Amiral Miaoulis à la bataille de Kos.

Si André Miaoulis était né ailleurs et s'il eut offert à un autre pays les services qu'il a rendus à sa patrie, l'anniversaire de sa mort eut certainement été fêté en toute solennité partout où vivent des Hellènes. Mais les Grecs oublient trop souvent ceux qui se sont sacrifiés pour leur assurer un coin de patrie libre. Mais si les hommes oublient, l'histoire qui ne se montre jamais ingrate a déjà gravé en lettres d'or le nom d'André Miaoulis, ce héros légendaire, cette figure exceptionnelle des Guerres de l'Indépendance de l'homme qui, avec Colocotronis, Karaisiakakis et Canaris, se trouvent au sommet du Panthéon de 1821.

* * *

Il naquit en 1769, de Demètre Vokos. Miaoulis était un sobriquet. Fils d'un capitaine et propriétaire de navires, à douze ans il commandait un des voiliers de son père, qu'il dépassa bientôt en capacité et en audace. Après quelques fructueuses affaires commerciales, il construisit un grand bateau à Venise avec un équipage de 150 hommes et commença à voyager dans la Méditerranée. Son courage était légendaire. Il réussit une fois à forcer, sur les côtes d'Espagne, le blocus de Nelson. L'amiral anglais ne condamna pas à mort le marin grec comme cela se

pratiquait alors, par admiration pour sa sincérité et sa bravoure. Plus tard, revenu d'Espagne, Miaoulis entra en lutte avec un bâtiment de guerre français qui voulait le visiter et réussit à lui échapper. Après s'être enrichi avec le transport des marchandises, Miaoulis revint en 1816 à Hydra où il continua à faire du commerce jusqu'au jour où éclata la guerre de l'Indépendance hellénique.

On ne tarda pas à lui offrir le commandement de la flotte grecque et pendant toute la durée de la Révolution il mena à la fois de l'héroïsme et de la prudence et toutes les qualités du chef. Il devint véritablement la terreur de la flotte ottomane, une des grandes flottes d'alors et immensément puissante par rapport aux forces des Grecs insurgés.

Il n'est pas possible de citer tous ses actes de bravoure, de rapporter son héroïque activité, son hardi sang-froid. Nous devrions pour cela écrire toute l'histoire de la marine grecque pendant la Lutte, ce qui ne peut se faire dans une simple notice. Mais ce qu'il est impossible de ne pas mentionner c'est le manque d'ambition et d'égoïsme chez ce vaillant. Il le prouva dans maintes circonstances, surtout quand l'amiral anglais Cochrane vint en Grèce pour prendre le commandement de la flotte. Miaoulis non seulement ne protesta, mais s'empresse de remettre la flotte à l'étranger comme le raconte George Cochrane, parent de l'amiral, qui l'accompagnait. Miaoulis ne lui montra aucune hostilité; au contraire il aida autant qu'il put. Une seule fois il se laissa entraîner par des machinations, se rangea contre Capodistrias et détruisit la flotte à Poros pour ne pas la remettre, sur l'ordre du Président, à l'amiral russe. Mais cet épisode, quoique regrettable, n'amointrit pas la grandeur d'âme et les hauts-faits de Miaoulis. Il est dû en grande partie à l'irritabilité du caractère grec et surtout aux intrigues de petits politiciens qu'entraînèrent Miaoulis à se mettre en guerre contre Capodistrias.

* * *

En 1832, il fut envoyé en Bavière avec Botsaris et Plapoutas pour offrir la couronne au roi Othon. En 1833 il fut nommé vice-amiral et en 1835 conseiller d'Etat. Malheureusement en février 1835 il fut atteint de phtisie. Ce fut une véritable ironie de la nature pour cet homme qui avait dominé les mers exposé sa vie à tous les dangers pendant un demi-siècle sans jamais rien craindre. Tous les Grecs, depuis le roi jusqu'au dernier citoyen, suivaient avec angoisse la marche du mal. Deux fois Miaoulis reçut la visite du roi, geste dont le souverain n'était pas prodigue. Hors Miaoulis il n'y eut que Lazare Coundourloutis et Pierre Mavromichalis qui reçurent ce témoignage de respect royal.

A sa seconde visite, Othon lui remit la grand-croix de l'ordre du Sauveur. Ce fut une simple mais touchante cérémonie qui émut profondément le héros moribond. Avec beaucoup de peine, Miaoulis se souleva sur son lit dit-il, Il lui restait peu de jours à

vivre, mais il voyait sans regret venir la mort, car il quitterait ce monde-ci satisfait. «Tout ce que je désirais dans la vie, j'en ai joui. J'ai vu ma patrie délivrée, j'ai vu le trône de Ta Majesté garantir l'honneur, la vie et les biens, de chacun... Le sort de la Grèce est assuré pour toujours. Il ne me reste plus rien à souhaiter. Je recommande à Ta Majesté mes compagnons de lutte, ceux qui ont combattu non seulement contre l'ennemi mais contre la faim, la soif et toutes sortes de privations».

Le jeune roi entendit avec une grande émotion ces paroles du marin mourant. Il lui exprima le vœu que sa précieuse vie se prolonge «pour l'avoir pendant longtemps près de lui et entendre ses conseils patriotiques». Et il l'assura «qu'il accomplirait les vœux de l'homme dont la vie avait été aussi utile à sa patrie que glorieuse pour lui-même et pour la marine grecque».

Quand le roi fut parti, Miaoulis appela ses enfants et ses parents auprès de son lit et, après les avoir embrassés, il leur fit ses dernières recommandations. Il se confessa, reçut les derniers sacrements et il attendit avec un calme stoïque la mort qui survint le 11 juin 1835 au coucher du soleil.

Deux jours après ses restes furent transportés de la rue Hermès où il habitait à la Métropole d'alors, l'église de Sainte-Irène. Le cercueil était porté par des officiers de marine. Suivaient le grand chancelier Armanspérg et tous les ministres, le corps diplomati-

que, le Saint Synode, toutes les autorités civiles et militaires et une foule immense. Le corps resta exposé toute la nuit à l'église, gardé par des officiers. Le lendemain matin un corbillard fixé par quatre chevaux carapaçonnés de noir transporta le Corps au Pirée, à l'extrémité du port extérieur. Très justement on avait pensé d'inhumér le héros des mers grecques, près du tombeau d'un autre héros Thémistocle. Soixante-sept coups de canon — autant que ses années — saluèrent sa mise au tombeau. Les navires étrangers, leur pavillon en berne, tirèrent vingt coups de canon.

Depuis lors, on annonça que la Grèce reconnaissante élèverait un monument grandiose et une statue à l'illustre marin. Jusqu'ici rien n'a été fait pour remplir cette promesse et ce devoir. Le port du Pirée, grandissant a étendu son bruit, son encombrement sur le rivage, désert d'il y a cent ans, qui regarde Salamine. A Syra seulement une statue fut érigée aux frais du Chiote Proïos.

COSTAS KÉROFILAS

Il serait souhaitable que les hellènes de la diaspora se rappellent, en ces jours, leur obligation envers André Miaoulis. Nous nourissons cet espoir persuadés qu'une somme importante pourrait être recueillie enfin qu'une statue digne de l'illustre hellène et marin soit élevée dans Athènes libérée.

N.D.L.R.

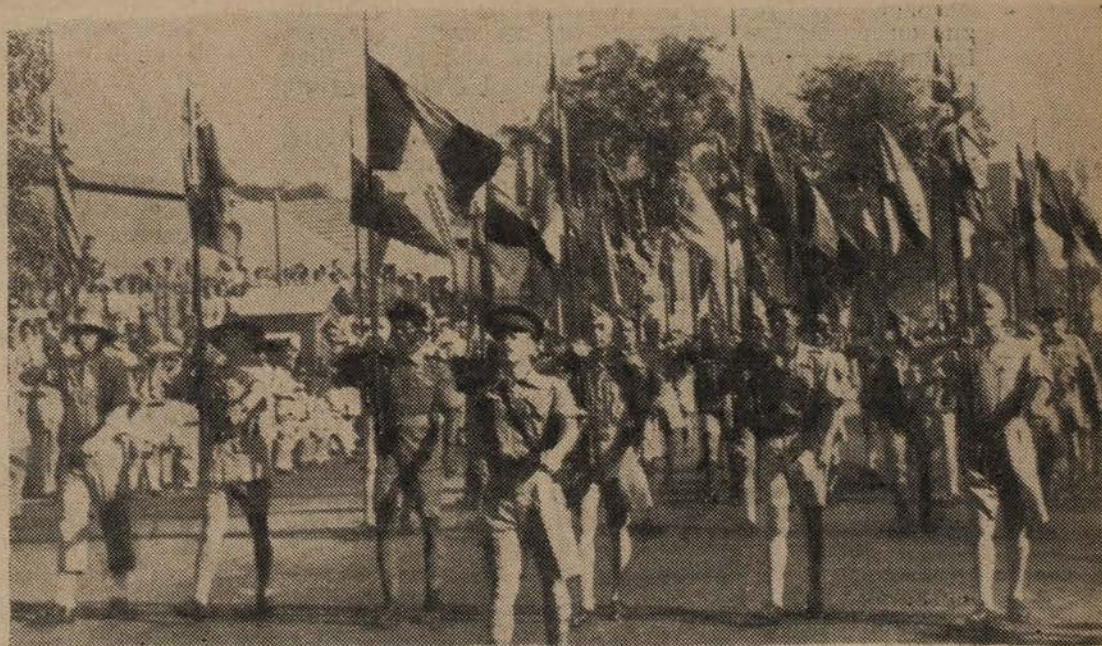
POUR ELLE

MUSARDISE

*Tes lèvres mouillées
par ta bouche gourmande,
tes cils baissés
pour cacher l'offrande
d'un regard énamouré,
et ce tremblement léger
d'un désir tendre
qui hésite:
fol instant qui palpite
dans nos corps affolés!*

*C'en est fait.
J'ai besoin de baisers
et de fièvre:
quelque chose de chaud,
rien de mièvre.
Mais j'ai besoin
surtout
de perdre conscience
sur ton sein fou
qui sait
comprendre et aimer.*

*Viens.
Je vois mon amour
à sa source:
ne reprends pas
tes chers poignets
où ton sang chaud
indique la course
de mon désir
à ton désir attaché.*



Devant la Tribune d'Honneur.
Ouvrant la marche, les 34 porte-drapeaux font flotter au vent les couleurs
de toutes les Nations Unies.

*O rythme coloré!
Tiens.
Vois ce bleu,
et puis ce rose
qui se perd
dans la chute
de tes bras,
se retrouve, se cache
ou se pose
dans des coins
que je ne vois pas.*

*Et tes doigts
Chut. C'est un secret
jamais murmuré
qu'ils cuchotent
à mes doigts.
Voilà. Je me tais.
Si tu veux,
nous allons écouter
mon destin
parler tout bas.*

A. KHEDRY

POUR LA VIE!

A M. Th. de Connène qui aux jours de malheur
sur maintenir la tradition de l'hospitalité française.

Héliopolis, quelques centaines de mètres après le terminus du métro.

Là où fut peut-être l'antique Pé-Ra d'où la légende et l'histoire veulent qu'Orphée, Dédale, Hérodote et tant d'autres soient venus étancher leur soif de connaissance, — en ce juillet 1942, — un hôpital militaire improvisé dans le très moderne lycée franco-égyptien.

Au factionnaire de service à la porte d'entrée, Jeanne-Marie de la Cluse, d'une voix légèrement tremblante et qu'elle voudrait ferme, demande:

— «Le Commandant Mongomez?»

A ces mots, le tiraillleur noir salue. Perdu d'espoir et de détresse, ses grands yeux roulent de haut en bas, de bas en haut. Un instant, il fixe la croix d'améthyste de la visiteuse... Très vite, avec le sentiment clair de parler malgré la consigne et de le vouloir, il murmure:

— «On vous attend, Madame. Le Commandant vous attend».

Il fait un doux, un tiède clair de lune d'été. A travers les cours de sable rosissant crisse sous les pas lourds du soldat, ceux plus lents de la visiteuse.

En barrière, éclairé par les feux des projecteurs, un maigre bosquet d'eucalyptus semble un féérique bouquet d'étranges fleurs de rêve.

Batiments construits en moderne style colonial. Alentour: le désert.

Droite, sans un geste, la jeune femme n'aperçoit que ces fleurs. Mirage de la lumière au seuil du pays des sables... de la souffrance... de la mort.

Quelques trois cents mètres franchis, elle distingue enfin une porte donnant sur une salle occupée. La lumière des ampoules électriques voilées de bleu et la fumée des cigarettes la baignent d'une opaline leur d'orage.

A son approche, trois officiers se lèvent. Alors, saluant avec aisance, elle répète sa question:

— «Le Commandant Montgomez, s'il vous plaît?»

Environ trente-cinq ans, le moins jeune s'avance, la main tendue:

— «Docteur Richard.»

Lui tendant la sienne, la femme doucement prononce:

— «Jeanne-Marie de la Cluse».

A leur tour, par rang d'âge, se présentent les deux autres officiers:

— «Lieutenant Kérec».

— «Capitaine Leblond».

Tous deux sont blessés.

A ce dernier nom, paraissant ne pas voir le siège qui lui est offert, comme se parlant à elle-même, elle dit:

— «Me voici, Capitaine, merci. J'ai reçu votre télégramme. Il est déjà bien tard... Je reviendrai».

Tandis que d'une voix douce elle articule ces mots, apeurés, ses yeux interrogent: est-il trop tard?...

— «Reposez-vous, Madame, lui répond le Major. Nous vous conduirons auprès du Commandant.»

Simplement, elle prend place.

Encouragé par son calme, — sur un regard jeté au Capitaine, le chirurgien commence:

— «Après trois jours d'immobilité totale, reprenant ses sens, le Commandant Montgomez a demandé du papier et un crayon. D'une main alourdie il a, Madame, tracé votre nom, votre adresse, ajoutant d'une voix basse mais ferme: «télégraphiez, j'attends».

«Nous avons, Madame, exécuté cet ordre. Pour nous, ses compagnons d'armes, c'était une pressante, une ultime prière».

Sous le regard soudain angoissé de la visiteuse, il ajoute:

— «Depuis... l'âme rivée à ce désir, il semble se refuser à abandonner la lutte... Sans pouvoir s'améliorer, son état reste stationnaire. Il attend. Il vous espère, Madame. Vous allez le voir».

Sur ces paroles il se lève, priant Jeanne de la Cluse de bien vouloir l'accompagner.

En d'autres cours sablées de menues poussières de perles roses, elle suit le docteur.

A l'entrée de la petite chambre sur la porte de laquelle est écrit «laboratoire B», elle s'avance sur la pointe des pieds.

Malgré les années, la souffrance et toute l'ombre envahissante de la fin... elle le reconnaît, — lui — Henri Montgomez.

Devenu extraordinairement grand, il repose, — en faction pourrait-on dire, — sur un étroit petit lit de sangle. Sous ses cheveux de blé trop mûr, si pâle, son visage vidé de sang prend seconde à seconde l'apparence froideur des marbres. Paupières closes, les traits tendus, il respire faiblement.

Comme elle fait le geste de se retirer pour ne pas troubler ce repos, le chirurgien insiste:

— «Madame, à la prière du Commandant, je joins la mienné... Restez... Il vous attend».

Le docteur ayant quitté la salle, elle s'assied sur la chaise de chevet.

Se penchant sur le front décoloré du moribond, légèrement, la main tremblante, elle trace un signe de croix.

Puis, les mains jointes et les yeux toujours rixés sur cette bouche déjà rentrée, dans son coeur, elle se prend à réciter une prière: mots d'espoir... de retour, et d'adieu.

A mesure qu'elle les prononce, — pour elle, — le temps s'efface: année par année.

1942, 41, 40, 39, 38, 37, 36, 35...

Mille neuf cent trente quatre.

Elle retrouve le frère et l'ami de sa première jeunesse, Henri Montgomez, sorti premier de l'Ecole de Guerre.

...Et, elle — Jeannine, — ainsi qu'il se plaisait à l'appeler... Ecrivant, ses études de lettres heureusement terminées, — des essais sur la peine des hommes et l'universelle douleur.

Oui, — elle, — espérant, ainsi qu'il le lui disait trop souvent, — contre toute espérance humainement possible.

Elle... à la fois animée et consumée par un rêve: la paix plus qu'humaine, — universelle.

Elle... la plus jeune des déléguées internationales de la «Ligue des Femmes pour la Paix et la Liberté».

Choyée des siens, mais si nostalgique... Vivant dans le seul espoir du premier «Rassemblement Universel pour la Paix».

Lui?

Pauvre... pauvre Henri Montgomez!

Jamais, jusqu'à ce soir, elle ne s'est aperçue qu'il était beau, noble de coeur et d'âme grande.

... Jusqu'à ce soir où, de cette grandeur, de cette noblesse, témoigne sa fin stoïque alors que, — frappé par la lumière des projecteurs, — ce long corps prend l'altière raideur des gisants des tombes des anciens croisés.

Maintenant seulement, elle comprend. Elle sait.

Ce ciel d'espoir et de rêve qu'en ses yeux elle porte ce ciel d'espoir et de rêve qui, en son coeur, sans cesse soupire... n'a-t-il pas été — sans le vouloir, sans le savoir, — l'enfer et la vraie tombe d'Henri Montgomez...

N'étaient ses origines, son goût très sûr de la

beauté, son amour de la vérité et sa propreté morale, — qu'est-il alors, pour elle, en ces années 1930... 1934?

Le fils unique des Montgomez les grands amis de de la Cluse. Des amis de l'époque des Campagnes de l'Empire... Plus que des parents.

A part cela, s'il n'était par nature brave jusqu'à la témérité, elle le taxerait de sans-cerveille parce que bon-vivant et admettant péniblement le sacrifice du certain à l'incertain.

Essaye-t-elle de lui exposer le problème du désarmement international... il s'emporte. Que de fois ne le tient-elle pas pour violent...

Leur dernière rencontre: la veille de son départ pour les Etats-Unis. Leur adieu.

Depuis, chacun suivit son destin.

Après l'Amérique, pour elle, ce furent: l'Angleterre, la Suisse, la Russie, l'Afrique du Nord. L'Allemagne et l'Italie totalitaires restant obstinément fermées et sourdes à tout appel pacifiste.

Pour lui, dont jamais elle ne prit de nouvelles autrement que la plus indifférente des femmes: les missions les plus dures, les plus périlleuses dans les lointains territoires de la France d'outremer.

Cette nuit, — sa dernière à lui, — elle ne sent ni le sommeil, ni la fatigue. Pas même le regret du passé... l'angoisse de la mort.

C'est comme si, de toute éternité, elle devait à cette heure être là... seulement. A veiller, à attendre. A revivre le passé sans effroi, sans remords.

A mesure qu'il envahit son cœur, — dans le silence à peine troublé par la lumière d'opale bleue des projecteurs, — le présent, l'avenir, le voilent doucement sous le linceul des heures déjà complètes d'Henri Montgomez.

Voile après voile, — présent et avenir enveloppent le cœur sincère de Jeannine de la même vigilante protection que, de très haut, les phares versent sur la ville endormie.

Elle aussi, la lune solitaire ranime les sables morts. Elle aussi continuera à veiller des nuits et des nuits... pour la vie.

Pourquoi faut-il que ce soit la mort que Jeanine attende... cette nuit?...

Car, elle le sait, jamais Henri Montgomez ne se relèvera de son lit de souffrance. Même si elle le pouvait, elle ne tenterait rien pour rattacher à la douleur à venir cet homme qui, au seuil de la tombe, ne peut se résoudre à quitter cette terre où elle reste encore.

Prier?... elle ne le peut plus.

Il l'attend... encore. Simplement, elle écoute son cœur.

Calme, si calme, il lui rappelle leur jeunesse au temps de l'été 1934 et ce Paris de printemps finissant du jour de l'adieu.

... Mais touchait à sa fin. La roseraie de Bagatelle était en fleurs. Ils étaient assis sur un banc en face des rosiers de Kazanlick au parfum enivrant.

Près d'eux, ce samedi, dans les allées ensoleillées, passent des civils, graves, un peu raides.

— «Encore jeunes et déjà vieux pourtant, lui dit son compagnon

Sous ce gant: une main de métal.

Ce pas?... Celui d'un amputé... pour la vie.

— «La guerre», lui répond-elle amèrement.

— «Qu'il ne faut pas oublier...»

«En 1914, ces hommes pareils à moi à cette heure avaient une richesse sans prix: leur jeunesse. L'unique vrai bonheur de ce monde. Ils étaient jeunes. Oui... et le plus âgé n'avait certes pas mes vingt-cinq ans.

«Eux, les mutilés, ils n'ont fait alors d'autre démarche que celle d'être envoyés en première lignes. Vois-tu, leurs habits si douloureusement bien tenus, mais usagés et pauvres montrent qu'ils n'ont pas obtenu de promotion de faveur.

«Leur carrière?... Leur avenir?...

«Et tu voudrais par un rêve auquel ont cyniquement répondu 1922 avec le fascisme et 1933 avec le nazisme, — autrement dit par le prélude du meurtre systématique et de la destruction organisée... Tu vou-

drais... non seulement faire mentir ces hommes entrant dans le passé... mais compromettre l'avenir déjà assez incertain?...

«Non, Jeannine. Il ne faut pas agir avec son cœur, fut-il immense. Avec ses nerfs de poète;... avec ton âme seule et qui ne regarde que toi. Ce qu'il faut: c'est ne pas nier l'évidence.»

— «Qui vous dit que j'oublie la guerre?...

«Contre le fascisme, contre le nazisme, nous le sommes. N'avons-nous pas nos Ligues Internationales, nos Comités?...

«Nous nous souvenons. Voilà pourquoi nous voulons qu'il n'y ait plus jamais de veuves, d'orphelins, d'amputés de guerre.»

— «Vouloir... c'est bien. Mais... le pouvez-vous?...

«Comment le pourrez-vous, confiants et généreux jusqu'à la sottise, quand montera, — ce qui ne va pas tarder, — la marée sourde de la méfiance, de l'envie, de la jalousie...»

— «Oui, crois moi, du train dont vous allez, il suffira de moins de dix ans pour que les orphelins de guerre d'outre-Rhin deviennent des bourreaux, et les fils de nos frères d'armes d'au-delà les Alpes enmoiteront le pas des prétendues justiciers et dominateurs.»

A ce moment, Jeannine se rappelle nettement qu'elle avait pâli. Pareille à une flèche de glace, un froid mortel avait alors transpercé son cœur.

Avec Henri, ils ne pouvaient, ils ne pourraient plus se comprendre. Il ne la suivait pas. Néanmoins, lui tenant tête, elle répliqua:

— «Leurs écrivains pacifistes, qu'en faites-vous? Eux aussi, ne veulent-ils pas, ne luttent-ils pas pour la paix?...

— «Oui... et Glaeser publie *«Le dernier civil»*. Lui-même dénonce l'Allemagne en armes... prête à se saisir de la première querelle pour se ruer vers l'Ouest». — vers la France.

«Ces écrivains pacifistes!...

«Comme ils vous administrent savamment le chloroforme!... Ne s'engageant à rien, ils vous exposent des faits. Dans ce domaine, j'avoue qu'ils sont forts. Très forts. Français toujours de bonne foi, vous leur prêtez une âme: la vôtre. eux, ils ne concluent rien.

«Déjà insidieusement installés parmi nous au lendemain même du traité de paix, leur air bonace nous a fait renoncer à tous nos droits de contrôle pour le maintien de notre sécurité.

«Mais, laissez pousser les griffes... D'un bon coup de patte ou deux, ils vous amèneront à déclarer la guerre. Oui, — vous, — les pacifistes militants.

«Alors, tout sera à recommencer avec vingt ans de plus de progrès technique d'un côté. De l'autre: vingt ans de critiques, de ruineuses expériences sociales et de pacifisme.»

— «Vous ne nous comprenez pas. Nous ne nous comprenons plus. Les peuples...»

— «Hors la France, l'Angleterre et, qui sait, la Russie dont on a un peu trop inédit, il existe peu de nations conscientes et libres dans notre vieille Europe. Dans ces nations mêmes, — les meilleurs et je le déplore, — sont trop enclins à prendre leurs chimères pour des réalités. Sacrifiés, se sacrifiant, — les meilleurs, — dans la mêlée des appétits vivent dans l'abstrait, hors du monde.»

— «Alors, je suis hors la vie?...

— «Oui, Jeannine, vous êtes hors de la réalité. En vous, bien des fois, le rêve détruit ce sens de la vie qui, chez le plus simple, le plus près de la nature, se manifeste toujours par une réaction du promitif instinct de conservation.

«Passe encore chez un être isolé et je regrette que ce soit vous si vivante, si profondément vibrante. Mais quand une nation... des nations en qui l'instinct est dompté par des siècles de religion et de progrès en arriveront au point où vous êtes... alors...»

— «Alors?...

— «Ce sera la destruction au nom même de l'instinct dénommé vital.

«Faisant fi de tout sentiment, s'élevant contre la

raison, ce sera la ruée des barbares... De tous les barbares, les maîtres du fer ouvrant la marche.»

— «Pessimiste!»

— «Non. Fidèle à la vérité, à l'évidence. Toujours fidèle à mon sol, à nos morts, à ceux que j'aime.»

— «Alors, moi?»

« Vous partez, chère. De nos routes, je n'aurais voulu qu'une seule. Une seule, mais sans que par vos rêves, vos regrets, vos nostalgies même vous en puissiez dévier.»

Devant le silence obstiné de Jeannine émue malgré elle, attristé, il continua:

— «Je ne suis pas un propagandiste, un apôtre. Rédiger un rapport, je le peux. Je n'écrirai jamais un poème, ni un essai philosophique. Je ne suis qu'un homme, Jeannine mais je suis franc et c'est aujourd'hui ma grande infériorité.»

«Plus tard... Le Ciel me préserve d'avoir sur vous je ne sais quel triomphe!»

En toute sincérité, j'aurais voulu vous gagner loyalement à mes idées justes. Puissiez-vous n'avoir jamais à vous souvenir de cette explosion de simple bon sens.

«Quant à moi, cet après-midi, — notre dernier après-midi de Paris, — je vous prie de ne pas me parler de Congrès, de résolutions. Parlez-moi de vous... De vous seule.»

— «Oui, acquiesça-t-elle. Cependant moi, n'est-ce pas...»

— «Erreur... erreur. Mon malheur — et que je voudrai uniquement personnel — est de ne pouvoir imputer votre action à nulle théorie, à nul être ayant une influence sur vous.»

Eux-mêmes, — vos parents, — clairvoyants par nature, ne les avez-vous pas gagnés à votre cause?... Jusqu'à votre père le colonel qui s'est mis en tête de réunir un album de pensées sur la paix.

«Délaissant ses sempiternels travaux à l'aiguille et son piano, votre tante Marie-Anne ne s'est-elle pas lancée dans la dactylographie des manifestes pacifistes... Et tape... tape... jusqu'à ce que ses doigts fatigués lui demandent grâce...»

«Ah! vos parents, Jeannine, que ne sont-ils devenus les miens!...»

«Il n'est plus temps. En m'acharnant, pensez-vous à être votre adversaire, ce que je ne suis point idéalement parlant — par ma franchise et tout le bien que je vous veux, — je vous ai blessé à vif.»

« Ne protestez pas. Etant votre véritable ami, je suis devenu l'ennemi de vos rêves. On ne lutte pas contre des rêves. Avec vous, Jeannine, je ne veux pas de guerre.»

Lui prenant les mains entre les siennes, la voix attendrie, Henri Montgomez reprit:

— «Où que vous soyez, vous êtes, vous serez toujours ma vraie famille. Ne vous attristez pas. Ce n'est pas contre vous que je me suis élevé. Seulement contre les autres... tous les autres.»

«S'ils étaient comme vous forts de cœur et d'âme; si, autre part qu'en France, ils étaient le nombre... je ne craindrais rien.»

«Entre nous, combien êtes-vous?»

«Combien sont-ils de centaines parmi les prétendus quatre vingt millions de germains, les quarante millions d'italiens... et... leurs satellites?»

«Ne me répondez pas. Pour être internationaliste, vous n'en êtes pas moins pour moi la personnification de la femme française. Celle qui ne s'abandonne pas, ne désespère jamais. Cela, Jeannine, vous ne m'empêchez pas de vous le dire et que je l'aime, moi le soi-disant bon vivant, — que je l'aime plus que ma vie.»

«Oui, mais je la veux libre... et librement. C'est pourquoi je ne lutte pas pour vous retenir.»

S'il l'avait fait, qui sait ce qu'il serait alors advenu du voyage... Sincère, il acceptait la totale liberté de pensée, la liberté individuelle de tout perdre... pour un rêve.

— «Je reviendrai, Henri. L'Amérique... ce n'est pas...»

— «Je vous perds. Vous ne me reviendrez jamais.»

«Bien plus que l'orgueil, entre nous il y aura sans cesse le devoir créant le devoir et l'honneur. Oui, ce sens de l'honneur de la pensée — si rare chez une femme et qui, je vous le jure, ma vie entière m'attachera à vous... où que je sois.»

«Etant des miens, vous le savez, j'aime la grandeur, la noblesse. Quels que puissent être les hasards de votre existence, — pour moi, — vous serez toujours la grandeur, la noblesse mêmes.»

« C'est à elles, prononça-t-il d'une voix sourde, à votre vraie personne que je m'adresse. D'elle que j'attends une promesse.»

...« Sans vous, je suis absolument sûr que je vivrai seul. Oui, seul de cœur... et d'âme.»

«Si, avant de quitter cette terre où j'aurai passé trop seul... Enfin, à mon heure dernière, si vous pouvez être auprès de moi, Jeannine, faites que dans mes yeux j'emporte votre regard... Que, des affres de la mort le son fraternel de votre voix me délivre... Que ce soit vous qui m'aidiez à franchir l'angoissant passage de la vie à la tombe...»

...« Quand l'heure sera venue, délivrez-moi de ce monde dont vous êtes loin... Vous avez l'espoir. Vous avez la foi.»

Jusqu'à ce jour, malgré la guerre, le malheur et le martyre de la France, elle garde l'espoir.

Parce qu'elle a la foi, dans son cœur elle ne pleure pas la mort de cet homme encore jeune, tombé en brave et fidèle à sa promesse jusqu'au tombeau... De cet homme voué par elle à la vie solitaire pour des rêves qu'à chaque minute déchire et broie la mitraille.

Très jeune, elle a été sincère et vraie avec son cœur... avec son âme.

Veillant cette nuit le Commandant Montgomez, elle ne l'est pas moins, puisqu'elle attend son réveil.

Pour la première fois de sa vie, librement, volontairement, elle l'attendait, — lui, — Henri.

Trop tard: au seuil de la mort... Sous la menace de la mort toujours présente.

Soudain mugissent les sirènes du camp d'aviation tout proche. Dans ce morne désert silencieux, on dirait l'effroi des sables arides, avides de vie mais se refusant à être entamés par le fer qui tue.

Comme deux infirmiers entrent dans la chambre, lentement, les papiers du moribond se soulèvent. Ses yeux bleus étrangement pâles la regardent... Elle est venue... Il sourit.

A grand peine, soulevant la main droite, il fait un signe. Les infirmiers se retirent.

Prenant cette main décharnée et moite entre les siennes, Jeannine se penche sur lui. Souriants, ses yeux disent tout ce que sa bouche pincée de tristesse ne peut articuler.

Doucement, elle détache la croix de son cou, la baise et la pose sur les lèvres blêmes de l'agonisant. Il baise cette croix.

Sur son visage, chaudes, tombent les larmes de la jeune femme. Elle ne parle pas. Elle pleure.

C'est lui qui soupire:

— «Jeannine... Je t'ai attendue... Tu es venue. Merci. Ne pleure pas...»

« Ne pleure pas... répète-t-il...»

— «Je ris... Je suis venue», bégaye-t-elle.

— «Tu pleures sur moi... Tu me pleures, Jeannine... Bénies soient ta venue et tes larmes. Je ne suis pas... je ne serai plus jamais seul.»

« Sans te perdre... je te quitte. Ensemble... prions pour les nôtres... pour la France... pour la liberté.»

— «Ensemble, reprend-elle, prions afin que le Ciel permette que tous les fronts de guerre soient le tombeau du fascisme et du nazisme!»

«Ensemble, pour que la France se lève du sépulcre de l'ingratitude et de la trahison... ensemble...»

Les deux mains de l'agonisant dans les siennes brûlantes, les yeux fixés sur les siens de plus en plus pâles, elle récite les prières de leur enfance.

Timides, deux larmes s'arrêtent un instant aux longs cils bruns du mourant.

Angoisse?... Supplication?...

Elle se penche plus encore. Alors, comme si le silence même parlait, elle entend:

— «Pour la vie!»...

De nouveau, à intervalles précipités, les sirènes lancent leur mugissement.

Le docteur entre. Le pouls bat encore. Il battit jusqu'à l'aube.

* * *

Dans la tombe, Henri Montgomez que l'amie de sa jeunesse n'avait pu vaincre, ni convaincre, veille sur elle.

Sans peut-être avoir de nom, par les soirs de solitude extrême, il la soutient. Il l'aide à n'être plus qu'elle-même.

...En Septembre, le fils d'Ariane en moins, Jeanne, — toujours libre, — a retrouvé les siens: les Français Combattants du Levant.

Les premières neiges tombent sur le Caucase. Chaque jour, les troupes descendent vers le désert

occidental africain. L'escadrille Normandie se prépare à prendre son vol pour la Russie.

Le sens de l'universelle douleur est toujours au plus profond de son être. Cependant, l'ardente pacifiste sait maintenant qu'il est une souffrance vivante plus près de l'honneur de son cœur. Elle ne peut pas, elle ne peut plus ne pas le savoir.

Au long des rues, dans les jardins de Beyrouth, flotte, poignante, l'âme d'un automne que l'on dirait français s'il avait moins de morbidesse.

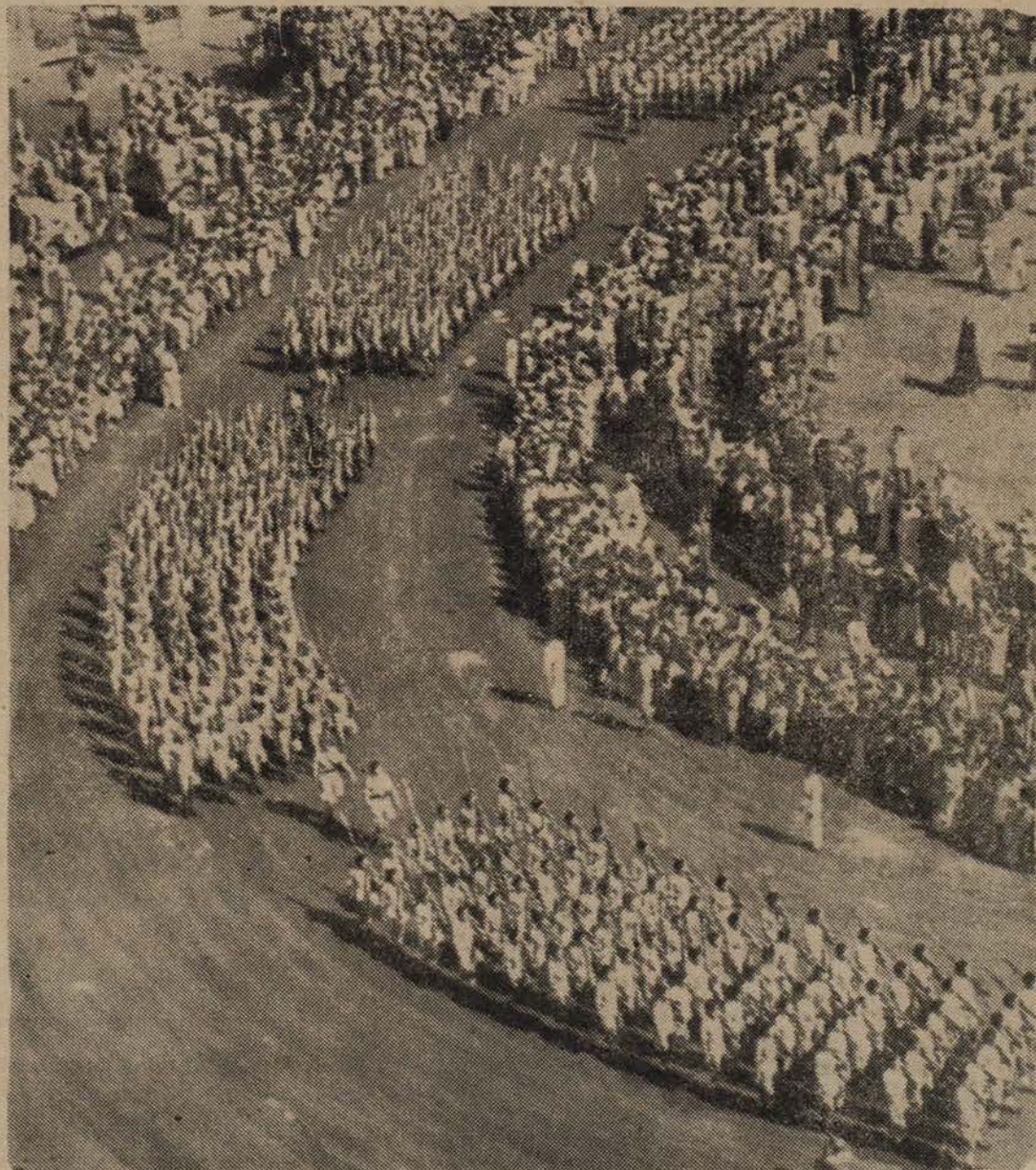
Parmi cette pénétrante mélancolie de l'adieu des jours clairs et doux, que de fois Jeanne de la Cluse sent raisonner en elle le pas des mutilés français de la Campagne d'Afrique.

Pareils à elle, ils sont de la trempe de ceux qui ne fléchissent pas. Même soutenus par des béquilles, on sent le pas des volontaires: Déterminé; résolu. De ceux qui, plus tard, seulement par tendresse céderont.

Quand ils touchent terre, elle ne peut douter qu'ils ont l'intuition délicieuse d'avoir lutté pour la vie. Et, brutalement, par la meurtrissure souple des chairs — que c'est... pour la vie!

JEANNE MARQUES D'ENTRAYGUES

LA JOURNÉE DES NATIONS UNIES



La parade des detachements britanniques à travers les rues du Caire

Folklore Zacynthien

LES LEGENDES DES MOIS

LE ROI THÉRISTIS

Sois le bien venu Moissonneur (*) qui nous soulages
Qui, par ton blé et par ton pain, tu nous sauves de la misère.

Savez-vous l'histoire de Moissonneur Roi? C'était le roi le plus aimé du monde, fils, lui aussi d'Hilios, «Ecoutez-la donc.

— Dans le vieux temps, Hilios était, sur terre, fameux pour sa beauté. Mais on le savait surtout pour l'avoir entendu dire. Pas un homme n'aurait pu se vanter de l'avoir vu de près. On racontait que, les midis d'été un inconnu venait et courait par les ruelles où se trouvaient les plus jolies folles de l'île. A cette heure, fillettes et servantes dans les humbles quartiers se mettaient sur le pas de leur porte et se reposaient un instant à l'ombre avant de reprendre leur travail. C'était le secret de Polichinelle dans l'île que Hilios les préférait aux princesses qui craignaient de sortir de leurs chambres. Toutes les jeunes filles souhaitaient donc le voir, mais toutes n'y arrivaient pas. Elles s'attifaient une fois ainsi, une fois autrement pour le captiver, mais ce n'était pas chose facile. On le disait si beau et si séduisant, qu'aucune jeunes filles ne pouvait lui résister. Celles qu'il approchait se donnaient à lui dès la première minute.

Le bruit de sa beauté arriva donc aux oreilles de la princesse de Katastari la belle Eurydice, qui en devint follement amoureuse, sans l'avoir jamais vu, rien que pour ce qu'elle entendait dire. C'est pourquoi elle ne voulait d'aucune façon entendre parler de mariage même avec le plus grand des rois. Elle l'avait carrément notifié à son père : Hilios ou personne... C'est en vain que le roi s'efforçait de la faire changer d'avis. Le temps passait et Hilios n'allait pas de ce côté. La princesse, qui avait chargé petits et grands de l'informer sur lui, apprit que c'était un roi qui en avait assez de la royauté et des princesses et errait par le monde à la poursuite des jeunes filles pauvres.

Alors la princesse résolut de le prendre pour mari par la ruse. A la fête du village, qui était vers le milieu de l'été, elle s'habilla en pauvre, alla avec les paysannes et dansa sur la place devant l'église.

Hilios s'y trouvait en effet. La princesse le reconnut tout de suite à sa figure qui le distinguait de tous les autres. Elle plut aussi à Hilios. Ils firent connaissance, et bavardèrent. La princesse lui donna rendez-vous pour la même nuit. Et afin qu'il ne découvrit pas qui elle était, elle lui indiqua comme sa maison, celle de son *sembros* (métayer). Elle s'entendit avec la *sembra* qui était aussi sa nourrice. La métayère la présenterait comme sa fille. Ce qui fut fait, quand tout le monde se fut endormi au palais, la princesse, descendit à pas de loup et se rendit chez le métayer. Sa nourrice lui avait préparé sont lit de noces avec des draps blancs et parfumés. Là, elle viendrait dormir.

* * *

A l'aube, tandis que la princesse dormait enco-

(*) Chez le peuple grec Juin est le Thérists (Moissonneur, Mesidor) — Hilios = le Soleil.

(**) Le plus gros village de Zante.

re, Hilios s'en alla. Et, bien plus, il ne revint jamais. En voyant les doigts de lys de la jeune fille il avait compris la supercherie et s'en était allé furieux. Ainsi la malheureuse demeura inconsolable, pleurant nuit et jour. Neuf mois après elle mit au monde un bel enfant blond comme les blés, qu'elle appela Iounios (juin). Elle se consola un peu car, plus il grandissait plus l'enfant ressemblait à son père et elle croyait voir Hilios lui-même. Elle lui parlait sans cesse de son père, tout et tant que l'enfant quand il grandit, brûla de le connaître, il pleurait souvent avec sa mère en pensant qu'il n'y parviendrait jamais.

Quand il fut devenu assez grand, sa mère lui donna le cheval blanc, le cheval ailé qu'Hilios, dans sa hâte de fuir, avait laissé, cette nuit-là dans l'écurie. L'enfant le montait souvent et allait dans les endroits les plus inaccessibles de la montagne. Il lui vint un jour une idée :

— Manoula, petite mère, je monterai au ciel puisque je ne puis le trouver sur la terre. Avec mon cheval ailé, je peux aller où je veux.

— Va, on enfant, avec ma bénédiction, le plus vite que tu pourras.

Ainsi l'enfant partit et, après bien des aventures, il arriva un jour chez son père. Hilios s'émut de l'affection de son fils.

— Je ne peux, lui dit-il, ni te garder ici, ni revenir près de ta mère pour toujours. Mon sort est de parcourir le monde entier et de ne m'arrêter nulle part. Descends donc chez le roi ton grand-père, et moi je te ferai un don qui te rendra la vie heureuse et te fera bénir de ton peuple.

Le jeune homme retourna donc avec son cheval sur la terre et descendit dans le palais. Mais dès qu'il eut touché la terre, des épis de blé poussèrent partout. Il mena son cheval à l'abreuvoir et, où ils passaient, les vignes fleurissaient. En peu de temps, son peuple était devenu riche par l'abondance des moissons. Les greniers étaient pleins à craquer et personne ne se plaignait d'avoir faim. On n'avait jamais connu une telle époque d'abondance. Les gens ne s'arrêtaient de récolter dans leurs champs. Et ils aimaient et bénissaient leur jeune prince et ils l'appelèrent, au lieu d'Iounios, Thérists quand il devint roi à la mort de son grand-père. Et c'est de ce nom qu'ils l'appellent depuis. MARIETTA MINOTOU

RHODES

Toutes le désirent et tiennent en main la torche
d'Hyménée
Les non pareilles Ioniennes, et les belles de l'Egée :
Mais Phoebus qui tient l'archet d'or, et la lyre,
Toi seule il a choisie, toi seule il désire.

Les Mais dans ton tablier s'en viennent jeter des roses
Les brises t'apportent l'haleine des fleurs aux monts
écloses

La nuit ses étoiles d'or, l'aube ses rossignols, Rhodes,
Et la plage de tes mers, une ceinture d'émeraüdes.

(Trad. du néo-grec par E. Psara)

PAUL GNEFTOS

ECHOS et NOUVELLES

S. M. le roi des Hellènes Georges II a inauguré un centre interallié pour les convalescents



Photo prise au cours de l'inauguration par S.M. le Roi des Hellènes d'un centre interallié pour les soldats convalescents. On y voit S.M. Georges II s'entretenant avec des militaires Sud-Africains.

La riante et coquette banlieue de Méadi a réservé, le 17 juin, un accueil enthousiaste à S.M. le Roi Georges II des Hellènes venu inaugurer le local du «Hellenic Centre for Convalescent Allied Forces» que la communauté des Hellènes Israélites d'Egypte s'est chargée d'établir au milieu d'un parc fleuri, en témoignage de reconnaissance et d'admiration pour les vaillants officiers et soldats alliés qui luttent sans répit pour la liberté et l'avènement d'un monde meilleur.

A 6 h. 30 p.m. précises S. M. le Roi Georges II accompagné du colonel D. Lévides Maître de la Cour, du Général P. Nicolaïdes Chef de la Maison Militaire, du capitaine P. Stathatos, aide-de-camp de S.M. Georges II et du Colonel Humphrey Buttler, arriva et fut reçu sur le perron par le président de la Communauté des Hellènes Israélites M. Joseph Besso qui salua le Souverain et lui présenta les membres du Conseil. Puis Sa Majesté se rendit sous la tente où avaient déjà pris place S.E. le Président du Conseil, Mme et Mlle Em. Tsoudéros, S.E. le Ministre de la Justice M. S. Dimitrakakis, S.E. le Ministre de l'Air Amiral P. Voulgaris, le Chargé d'Affaire de la Grèce président d'honneur de la Communauté M. D. Pappas, le Général Robert G. W. Stone et Mme Freyberg, le brigadier Crawford Jones, le Général I Kallerghis, l'Amiral Alexandris, le Commandant May, le Colonel A. Bourdaras, plusieurs officiers supérieurs britanniques, américains, hellènes, français, polonais, tchèques, yougoslaves, le Président de la Communauté Hellénique et Mme Th. Cozzika, M. et Mme M. Mavros,

M. A. Maccas etc., en leur qualité de membres d'honneur.

M. Besso prit alors la parole et dit notamment:

«La Communauté des Hellènes Israélites d'Egypte qui dans l'actuel conflit armé mondial, est représentée dans les rangs des forces armées helléniques du Moyen-Orient et qui a arrosé, elle aussi, de son sang précieux, le désert d'Alamein, au cours des heures critiques vécues par l'humanité en octobre dernier a pensé qu'il était de son devoir non pas seulement de préparer des hommes pour les champs de bataille, mais encore de créer une atmosphère adéquate pour le renforcement de leur moral.

«Et c'est ainsi qu'elle a été amenée à la décision de fonder ce centre ré-

créatif où trouveront le réconfort aussi bien les officiers et les soldats convalescents hellènes ainsi que tous les Alliés.

«...Nous prions maintenant notre Souverain S.M. le Roi Georges II des Hellènes de daigner procéder à l'inauguration de ce centre récréatif pour officiers et soldats. Nous adressons à Sa Majesté nos plus vifs remerciements et nous Lui présentons l'assurance du profond dévouement de tous les Hellènes Israélites envers Lui que, nous considérons dans les moments historiques que vit notre Patrie comme étant le capital le plus important pour notre pleine restauration nationale.»

S.M. le Roi des Hellènes remerciant le président de ses paroles, s'avança daignant inaugurer la Maison des Convalescents dont il visita avec intérêt la salle de lecture, la salle de musique, le restaurant, etc... exprimant sa vive satisfaction pour la belle installation du local.

Le Souverain, plein d'entrain, posait différentes questions aux convalescents Hellènes, Sud-Africains, Neozelandais, Britanniques, Américains et Français, s'entretenant avec eux de leurs blessures et des combats auxquels ils prirent part, les félicitant pour leur courage et leur bravoure, ayant un mot aimable pour chacun et leur témoignant le plus vif intérêt.

S.M. le Roi Georges II tant à son arrivée qu'à son départ fut vivement acclamé par les personnalités présentes, les militaires et la foule.

* * *

Ce Centre mis gracieusement à la disposition de la Communauté des Israélites Hellènes d'Egypte par M. Victor S. Dente sera dirigé par un Comité présidé par ce dernier.

Nos vives félicitations à l'actif Président M. J. Besso, aux membres du Conseil ainsi qu'aux membres du Comité du «Hellenic Centre for Convalescent Allied Force» pour leur belle initiative et leur déli-



S.M. le Roi des Hellènes causant avec des blessés britanniques



Sa Majesté le Roi des Hellènes s'entretenant avec un groupe de soldats hellènes convalescents et mutilés.

cate attention envers nos héros persuadés que ce Centre réalisera le noble idéal qu'il poursuit.

A la Légation Royale de Suède

La Suède entière a fêté dans l'allégresse le 85ème anniversaire de naissance de S.M. le Roi Gustave V. Profondément démocrate le Souverain est le vivant symbole de l'esprit progressif qui anime son pays, auquel il a su éviler, par une attitude de stricte neutralité et de fermeté les tristesses de la guerre européenne. Grand homme d'Etat S.M. le Roi Gustave V étonnement jeune et vigoureux d'esprit et de corps, car il joint à ses qualités la pratique régulière de tous les sports.

A l'occasion de cet anniversaire le sympathique et actif Chargé d'Affaires de Suède M. Arvid Hugo Berns offrit une réception au Palais de la Légation à Giza qui fut honorée par la présence des hauts dignitaires de la Cour, de S.E. le Président du Conseil Moustapha El Nahas Pacha, de

S.E. le Colonel Levidis, Maître de la Cour de S.M. le Roi des Hellènes, des Membres du Corps diplomatique, des hommes politiques, des principales notabilités du Caire ainsi que des membres de la presse.

Après-midi fort réussie grâce à l'extrême affabilité de M. Arvid Hugo Berns qui se dépensa grandement pour ses invités.

Grèce-Ethiopie

Le 5 Mai l'Ethiopie entière a fêté dans la joie et dans l'allégresse le 2me anniversaire de sa libération et le retour de S.M. Impériale l'Empereur Hailé Sellassié.

L'année passée à pareille époque — ainsi que nous l'avons publié — l'Ethiopie fêta cet événement par l'inauguration de la statue de l'Empereur Ménélik que des mains italiennes furent obligées de replacer sur son socle.

Cette année l'Empereur Hailé Sellassié posa la première pierre du monument de la liberté sur lequel sera élevé une statue en granit représentant l'Ethiopie sabre au clair. Cette cérémonie revêtit un caractère émouvant par la présence de l'Empereur, de tous les ras Ethiopiens, des autorités diplomatiques et consulaires, les représentants de S.B. le Patriarche d'Alexandrie et de toute l'Afrique Mgr. Nicolas Evêque d'Axoum. Ce dernier célébra le 9 mai à l'Eglise Grecque-Orthodoxe de Saint Froumentios une action de grâce à laquelle assistèrent le Président du Conseil S.E. Veteoudd Makonen, représentant l'Empereur et son épouse, S.A. la Princesse Sathaouer représentant l'Impératrice plusieurs Ministres, les ras Kassa, Seyoum et Abeba.

Mgr. Nicolas prononça en grec une vibrante allocution qui traduite en Ethiopien fut entendue avec émotion par toute l'assistance qui acclama l'Empereur et l'Ethiopie au milieu de

la liesse du peuple Ethiopien et de leurs amis hellènes.

On se souvient que l'Empereur d'Ethiopie avait offert l'hospitalité à un millier de réfugiés grecs que la guerre a forcés d'abandonner leur pays.

Dimanche dernier, le premier groupe de ces réfugiés, comprenant 540 personnes est arrivé à Addis-Abeba et s'installa dans les maisons mises à sa disposition par l'empereur.

Une émouvante cérémonie se déroula lorsque l'Empereur d'Ethiopie vint rendre visite à ses hôtes. Des enfants grecs et éthiopiens faisaient la haie sur le passage du souverain, qui fut reçu par le consul de Grèce M. C. Niscos, le Major Kyprios, et une garde d'honneur. Des jeunes filles en costume national hellène vinrent offrir des fleurs à l'Empereur et le Consul de Grèce prononça un discours remerciant l'Ethiopie et son souverain pour l'hospitalité accordée à ses compatriotes déshérités.

A ce discours, l'Empereur d'Ethiopie répondit par les émouvantes paroles suivantes:

«Nous et le peuple éthiopien, sommes heureux d'accueillir les familles des hommes courageux qui luttent dans les rangs des Nations Unies, pour que la paix et la justice règnent à nouveau sur le monde.

«Comme vous le savez, cette terre qui vous reçoit a été envahie par les fascistes, comme votre pays l'est aujourd'hui. Mais grâce aux efforts des patriotes et l'aide de notre alliée, l'Angleterre, elle a été délivrée de ses tyranniques envahisseurs. C'est là un exemple et un espoir pour vous.

«Vous avoir parmi nous en ce moment n'est qu'humain. Notre accueil montre l'étroite amitié qui lie la Grèce et l'Ethiopie. Pour nous, tout ce qui peut aider les Alliés est un plaisir.

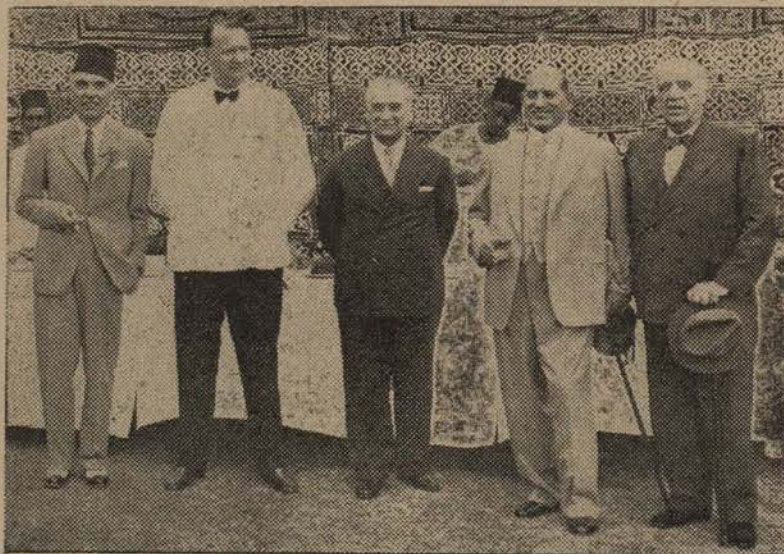
«Nous espérons que les épreuves qui se sont abattues sur la Grèce — ce pays qui pendant 400 ans a lutté pour sa liberté — ne seront bientôt plus qu'un souvenir...»

A l'issue de ce discours, l'hymne national éthiopien fut chanté par de jeunes réfugiés hellènes.

A l'Anglo-Egyptian Union

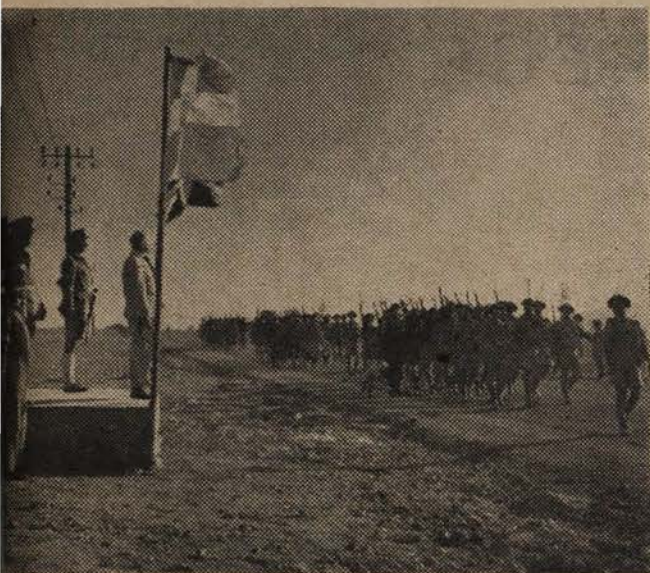
Le 19 juin près de 500 officiers des Nations Unies étaient conviés à une garden party au siège de l'Union Anglo-Egyptienne brillamment décoré avec plusieurs drapeaux des Nations Unies. A cette manifestation d'amitié internationale étaient présents outre les membres de l'Anglo-Egyptian, S.E. Moustapha El-Nahas Pacha, S.E. Lord Killearn, S.E. le Rt. Honorable R.G. Casey, S.E. Sir Walter Smart, le Général Stone, S.E. Mohamed Bey Teymour, S.E. Amin Osman Pacha, S.E. El Sayed Chahine Pacha, S.E. Sesostris Sidarouss Pacha, S.E. M. Emmanuel Tsouderos, Président du Conseil Hellène, S.E. M. G. Roussos, Vice-Président du Conseil, S.E. M. S. Dimitrakakis, Ministre de la Justice,

A l'Anglo-Egyptian Union



Sur notre photo on voit de gauche à droite S.E. Chérif Sabri Pacha, S.E. Lord Killearn, S.E. M. Emmanuel Tsouderos, S.E. Moustapha El Nahas Pacha et S.E. M. G. Roussos.

Avec les troupes helléniques du Moyen-Orient



Les unités de la deuxième Brigade Hellénique défile devant S. E. M. Byron Karapanayolis, Ministre de la Guerre. On remarquera l'allure martiale et l'esprit de décision qui anime les soldats de la libération

S.E. M. S. Theophanidis, Ministre de la Marine Marchande, les Généraux Tzanakakis Stanotas, Kalergis et Maveas, les Colonels Bourdaras, Antoniou et Karavitis, les membres du Corps Diplomatique au grand complet et plusieurs personnalités du monde politique, littéraire et de la presse.

Des discours furent prononcés par LL. EE. Chérif Sabry Pacha, R. G. Casey et le Général Stone vivement applaudis par la nombreuse assistance. L'après-midi prit fin sur des airs de cornemuse que la musique écossaise joua au plus grand plaisir des assistants.



Notre photo a été prise au moment où la garde du Palais Royal à Zamatek rendait les honneurs et pendant que S.E. l'Ambassadeur passait en revue cette garde accompagné par le Capitaine P. Stathatos, Aide-de-Camp de S.M. le Roi des Hellènes.

Grèce-Etats-Unis

S.E. Monsieur Alexandre Kirk qui vient d'être accrédité Ambassadeur des Etats-Unis auprès de la Cour de S.M. le Roi des Hellènes, présenta le 14 juin avec le cérémonial habituel, ses lettres de créances.

Grèce-Turquie

M. Enis Akaygen, le nouveau ambassadeur de Turquie auprès de S.M. le Roi des Hellènes est arrivé le 30 juin au Caire, par la voie des airs, pour prendre possession de son poste.

Il est accompagné de son secrétaire d'ambassade, M. Hassib Osman Tan.

M. Enis Akaygen, personnalité éminente de la diplomatie turque, occupa déjà le poste d'ambassadeur à Athènes et demeura à son poste jusqu'à l'invasion de la Grèce. C'est l'un des plus anciens fonctionnaires de la carrière diplomatique turque et fut directeur général des Affaires Politiques au Ministère des Affaires Etrangères à Ankara.

Lauriers

Nous apprenons avec plaisir que les Sous-Lieutenants André Cademenos et A. Contomichalos viennent d'être décorés de la Croix de Guerre Hellénique pour faits d'armes durant la bataille d'El Alamein à laquelle ils participèrent avec la 1ère Brigade.

Nos plus vives félicitations aux vaillants soldats qui enrôlés dès le premier jour comme volontaires furent toujours cités comme exemple pour leur travail, leur discipline, leur courage et leur vaillance, ainsi qu'à leurs parents qui doivent s'enorgueillir de tels fils.

Chez les Infirmières volontaires Hellènes

Le 24 juin eut lieu à l'«Ecole Xenakion» la cérémonie de la remise par S.A.R. la Princesse Frédérique de Grèce des diplômes aux Infirmières Volontaires Hellènes du Caire, en pré-



S.A.R. la Princesse Frédérique remettant les diplômes aux infirmières volontaires. A côté d'elle se brouve Mme Despina Cozzika, Présidente des infirmières volontaires.

sence de S.E. le Vice-Président du Conseil M. G. Roussos.

Mme Despina Cozzika s'adressant à S.A.R. la Princesse Frédérique de Grèce l'a remerciée d'avoir bien voulu prendre sous son Haut Patronage cette émouvante cérémonie patriotique et exalta le zèle et l'activité ainsi que le dévouement des infirmières qui se mirent volontairement au service de la Patrie en lutte.

S.A.R. la Princesse Frédérique félicita les infirmières volontaires soulignant que c'est le même esprit du devoir qui conduisit nos soldats à l'épopée du Pinde qui guide aujourd'hui les dames et les demoiselles du Caire. Puis S.A.R. remit à chacun des Infirmières les diplômes.

Le Squadron-Leader Docteur Corombilis, Directeur Général de l'Hôpital de l'Aviation Hellénique, salua à son tour les infirmières volontaires en des termes émouvants.



Egypte-Grèce

(Bois de G. J. Dimos)

Le jeudi 27 mai à 5 h. 30' le «Comité Egypte-Grèce» s'est réuni au grand complet à la résidence de Sa Seigneurie le Nabil Amr Ibrahim pour entendre le rapport des activités durant l'exercice écoulé ainsi que les projets du Comité pour l'année sociale.

Sa Seigneurie le Nabil Amr Ibrahim, Président du Comité Egypte-Grèce, ouvrit la séance de l'Assemblée générale en prononçant un brillant discours en langue arabe.

Après avoir adressé un cordial salut aux membres présents et leur avoir souhaité la bienvenue en termes des plus choisis, il les remercia d'avoir bien voulu répondre à son appel et d'être venus assister à cette réunion de clôture de ce Comité Egypte-Grèce constitué dans le but de resserrer les liens d'amitié et de fraternité entre les deux peuples et de développer les relations entre les deux Pays.

Il leur dit combien il était heureux de signaler, en les appréciant à leur juste valeur, tous ces louables efforts qu'ils déployèrent en vue de la réalisation de la noble mission du Comité, mission qui quoique minime par rapport à ce qui aurait été voulu en raison des circonstances internationales que subit le monde, ne manquera certainement pas de se développer et de croître avec le temps.

Sa Seigneurie ajouta que ce qui augmentait encore son plaisir, c'était de voir réunis autour de lui un si grand nombre de personnalités marquantes à la haute influence et aux rares capacités, dont la précieuse collaboration encouragera sans aucun doute le Comité à poursuivre avec succès la réalisation du but magnifique pour lequel il fut fondé.

Pour terminer, puisqu'on était déjà en été, le Président s'est plu à présenter à ces Messieurs ses meilleurs souhaits de repos et d'excellente santé, formant l'espoir, avec la grâce de Dieu et les revoir tous, à la fin des vacances, bien frais et bien dispos, afin que le Comité puisse reprendre ses tra-

AU COMITÉ EGYPTE - GRÈCE

vaux, guidé toujours par leurs fécondes directives et leurs sages conseils.

Cette très belle allocution fut vivement applaudie. Le Ministre de Grèce M. Dimitri Pappas répondit par une improvisation inspirée exaltant l'amitié greco-égyptienne et les efforts du Comité.

Le Secrétaire Général Honoraire S.E. Sesostris Sidarouss Pacha donna ensuite lecture des activités du Comité de Février à Mai comme ci-bas tandis que M. Stavro Stavrinou, Secrétaire, procéda à la lecture du procès-verbal de la précédente séance ainsi que d'un aperçu de la situation financière.

La séance fut ensuite levée et S.S. le Nabil Amr Ibrahim invita les membres à passer dans le grand hall de sa résidence où un thé et des rafraîchissements furent servis en l'honneur des hauts dignitaires de la Cour et des Membres du Gouvernement Hellénique.

L'après-midi se prolongea fort tard dans une atmosphère de compréhension et de cordialité S.S. ayant toujours un mot aimable pour chacun.

ACTIVITÉS DE L'EXERCICE 1943

1) *Thé du Président du Comité (5 Février 1943).*

Le Président du Comité Egypte-Grèce, Sa Seigneurie le Nabil Amr Ibrahim, offrit le 5 Février 1943, en sa résidence de Guezireh, un Thé aux Membres du Comité pour souhaiter la bienvenue au nouveau Ministre de Grèce, Membre d'honneur de droit du Comité, Son Excellence Monsieur Dimitri Pappas, Chargé d'Affaires du Gouvernement Hellénique.

Au cours de ce Thé, eut lieu l'élection de S.E. Sesostris Sidarouss Pacha, Ancien Ministre d'Egypte à Athènes, comme Secrétaire Général Honoraire du Comité, et celle de Monsieur Stavro Stavrinou, Attaché de Presse à la Légation Royale de Grèce au Caire, comme Secrétaire.

2) *Organe Officiel du Comité (10 Mars 1943).*

Le Comité Egypte-Grèce s'est assuré, comme son organe officiel, la Revue de Monsieur Stavrinou «La Semaine Egyptienne» — la plus importante Revue d'Orient — pour la publication de ses diverses manifestations et activités, telles que conférences et articles traitant de sujets tendant au rapprochement entre les deux Pays.

3) *Arrivée de Sa Majesté le Roi des Hellènes (15 Mars 1943).*

A l'occasion de l'arrivée au Caire de Sa Majesté le Roi Georges II des Hellènes, le Président du Comité Egypte-Grèce, Sa Seigneurie le Nabil Amr Ibrahim, et le Secrétaire Général du

Comité, S.E. Sesostris Sidarouss Pacha, se sont rendus au Palais Royal pour soumettre à l'Auguste Souverain les souhaits de bienvenue du Comité Egypte-Grèce.

4) *Banquet en l'honneur de Sa Majesté le Roi des Hellènes (24 Mars 1943)*

A la veille de l'anniversaire de l'Indépendance Hellénique, Un grand Banquet fut offert au Shepherd's Hotel par Sa Seigneurie le Nabil Amr Ibrahim, au nom du Comité Egypte-Grèce, en l'honneur de Sa Majesté le Roi Georges II des Hellènes, à l'occasion de cet anniversaire.

A ce Banquet qu'honorèrent de leur présence Son Altesse Royale le Prince Héritier Paul de Grèce, représentant Sa Majesté le Roi, retenu hors du Caire, et Son Altesse Royale le Prince Pierre de Grèce, — prirent part Son Excellence Monsieur Emmanuel Tsouderos, Président du Conseil des Ministres Hellénique, ainsi que Leurs Excellences les Ministres de la Justice et de la Guerre de Grèce.

Son Altesse le Prince Mohamed Abdel Moneim honora également ce Banquet de sa présence.

Ce Banquet donna lieu à de magnifiques manifestations de sympathie, de solidarité et d'Amitié entre les deux Pays, et les discours qui furent prononcés par S.S. le Président et par S. A.R. le Prince Héritier Paul de Grèce, au nom de Sa Majesté le Roi des Hellènes, étaient empreints de la plus franche et de la plus vive cordialité.

Au cours du Banquet Sa Seigneurie le Nabil Amr Ibrahim donna lecture d'un éloquent message de la part de S.E. le Président du conseil des Ministres d'Egypte, qu'une indisposition empêchait d'assister à cette fête. — A ce Message S.E. le Président du Conseil des Ministres de Grèce s'empressa de répondre par un Message ému plein des plus nobles sentiments, à l'adresse de l'Egypte hospitalière, communiqué le jour même à notre Président par M. le Chargé d'Affaires de Grèce.

Tous ces textes se trouvent reproduits in extenso sans l'organe de Notre Comité «La Semaine Egyptienne» dans un numéro spécial du 31 Mars 1943 qui se trouve conservé au Secrétariat avec les coupures des quotidiens.

5) *Fête de l'Indépendance Hellénique (25 Mars 1943).*

A l'occasion de la Fête de l'Indépendance Hellénique; afin de donner un témoignage des sentiments de solidarité et d'Amitié des Membres Egyptiens de l'Association envers la Grèce opprimée, S.E. Sesostris Sidarouss Pacha, Secrétaire Général, fut délégué par le Comité pour assister officiellement au «Te Deum» qui eut lieu à l'Eglise de Saint Nicolas, en présence

de Son Altesse Royale le Prince Héritier Paul de Grèce, entouré des membres du Gouvernement Hellénique.

A l'issue de cette imposante cérémonie, S.E. Sésostri Sidarouss Pacha se rendit au Palais Royal pour s'inscrire au nom du Comité.

6) *Commémoration du poète Costis Palamas (15 Avril 1943).*

Le Comité Egypte-Grèce plaça sous ses auspices, la commémoration de l'illustre poète Hellène Costis Palamas qui eut lieu le 15 Avril 1943 dans la grande salle de la Société Royale de Géographie, sous le Haut Patronage de Son Excellence Ahmed Néguib El Hilali Pacha, Ministre de l'Instruction Publique, et de Son Excellence le Ministre de Grèce. Cette commémoration obtint le plus grand succès.

Son Altesse Royale le Prince Héritier Paul de Grèce tint à honorer de Sa présence cette touchante manifestation à laquelle assistèrent Son Excellence Monsieur G. Roussos, Vice-Président du Conseil des Ministres, le Ministre de la Justice M. S. Dimitrakakis, plusieurs membres du Corps Diplomatique, au milieu desquels se trouvait Son Excellence Monsieur Dimitri Pappas, Chargé d'Affaires de Grèce, ainsi qu'un grand nombre de notabilités Européennes et Egyptiennes.

S.E. Sésostri Sidarouss Pacha, chargé de représenter le Comité Egypte-Grèce à cette commémoration, y prononça une allocution qui fut un vibrant hommage à la mémoire du grand poète Costis Palamas.

Le Dr. Taha Hussein Bey, Recteur a.i. de l'Université Farouk Ier Membre de ce Comité, y prit également la parole avec quatre autres orateurs, et son savant discours en langue arabe fut vivement applaudi.

7) *Fête onomastique de Sa Majesté le Roi des Hellènes (27 Avril 1943).*

A l'occasion de la fête onomastique de Sa Majesté le Roi Georges II des Hellènes, le Comité Egypte-Grèce a délégué S.E. Sésostri Sidarouss Pacha, son Secrétaire Général, pour assister officiellement en son nom au «Te Deum» qui fut célébré par Sa Béatitude de Patriarche Christoforos II, entouré de son Clergé à l'Eglise de St. Constantin et de Sainte Hellène, en présence des Membres du Cabinet Hellénique.

Après la cérémonie, S.E. Sésostri Sidarouss Pacha se rendit au Palais Royal pour s'inscrire au nom du Comité Egypte-Grèce.

8) *Album de Photos pour le Comité (Avril 1943).*

En vue de conserver le souvenir des diverses manifestations pouvant intéresser les Membres du Comité et ses visiteurs, le Comité a commandé un grand album destiné à recevoir les photographies prises à certaines occasions et a déjà réuni à cet effet un bon nombre de ces photographies.

Cet album sera gardé au Secrétariat de l'Association, dans le local que choisira le Comité pour y établir son siège dès que pourra se réaliser ce projet encore à l'étude, projet particulièrement cher à son Président.

A ce propos, il y aurait lieu de rap-

peler ici qu'à la suite du Banquet du 24 Mars 1943 donné par lui en l'honneur de Sa Majesté le Roi des Hellènes, Sa Seigneurie le Nabil Amr Ibrahim, offrit de luxueux albums des photographies prises à l'occasion de cette belle manifestation à Leurs Altesse Royales le Prince Héritier Paul de Grèce et le Prince Pierre de Grèce, ainsi qu'à Son Excellence le Ministre de Grèce. Et ce geste du comité fut fort apprécié.

9) *Assemblée générale du Comité Egypte-Grèce (27 Mai 1943).*

Etant à la veille des vacances, le Président du Comité, Sa Seigneurie le Nabil Amr Ibrahim, crut devoir convoquer, le 27 Mai 1943, à 5h. 30 p.m., dans sa résidence de Guézireh, l'Assemblée Générale statutaire à l'effet de présenter à tous les Membres de l'Association, en même temps que le procès-verbal de la dernière séance du Comité, le rapport résumant les activités de ce Comité pendant l'exercice écoulé, exposant les activités prévues pour le prochain exercice, et donnant le compte des recettes et dépenses ordinaires pour l'année ainsi que le compte des prévisions budgétaires ordinaires pour l'exercice suivant.

10) *Cocktail en l'honneur de LL.EE. le Président du Conseil Hellénique, les Ministres de son Cabinet et les Hauts Dignitaires de la Cour de Grèce (27 Mai 1943).*

Pour fournir aux Membres du Comité Egypte-Grèce, spécialement aux Egyptiens, l'occasion de rencontrer, ou de faire plus ample connaissance avec, Leurs Excellences le Président du Conseil, M. Emmanuel Tsoudéros, le Vice-Président, Maître Georges Roussos, le Ministre de la Guerre, M. Byron Carapanayotis, M. Sophocle Venizelos, Ministre de la Marine, le Vice-Amiral P. Voulgaris, Ministre de l'Air, M. Emmanuel Sofoulis, Ministre de la Prévoyance assistaient à cette réunion, comme aussi avec Leurs Excellences les Hauts dignitaires de la Cour de Sa Majesté le Roi Georges II des Hellènes, Sa Seigneurie le Nabil Amr Ibrahim, Président du Comité, eut l'heureuse pensée de donner, à l'issue même de l'Assemblée Générale statutaire de l'Association, le 27 Mai 1943 à 6 h. 30 p.m., un cocktail en l'honneur de ces éminentes personnalités, afin d'établir ainsi un contact plus étroit entre les deux Nations Amies et resserrer davantage les liens séculaires existant entre la Grèce héroïque et l'Egypte.

ACTIVITÉS PRÉVUES POUR L'EXERCICE 1944

I) *Conférences.*

Le Dr. Taha Hussein Bey, Recteur a.i. de l'Université Farouk Ier, donnera une conférence, au début de l'hiver; d'autres conférences ont été promises par de distinguées personnalités, pour la saison d'hiver.

II) *Expositions et Concert.*

Le Comité se propose également d'organiser, dans une grande salle du Caire, 1) une Exposition de Photographies, 2) une Exposition de toiles de

peintres grecs et égyptiens, et 3) un Concert de Musique grecque et égyptienne.

III) *Publications.*

Pour la compréhension mutuelle entre les deux peuples, il serait heureux que le Comité commençât une série de publications des oeuvres des écrivains grecs en arabe et des écrivains d'Egypte en grec.

IV) *Université Farouk Ier.*

Il serait souhaitable qu'une chaire de néo-grec fût fondée à cette Université.

V) *Fête de Bienfaisance.*

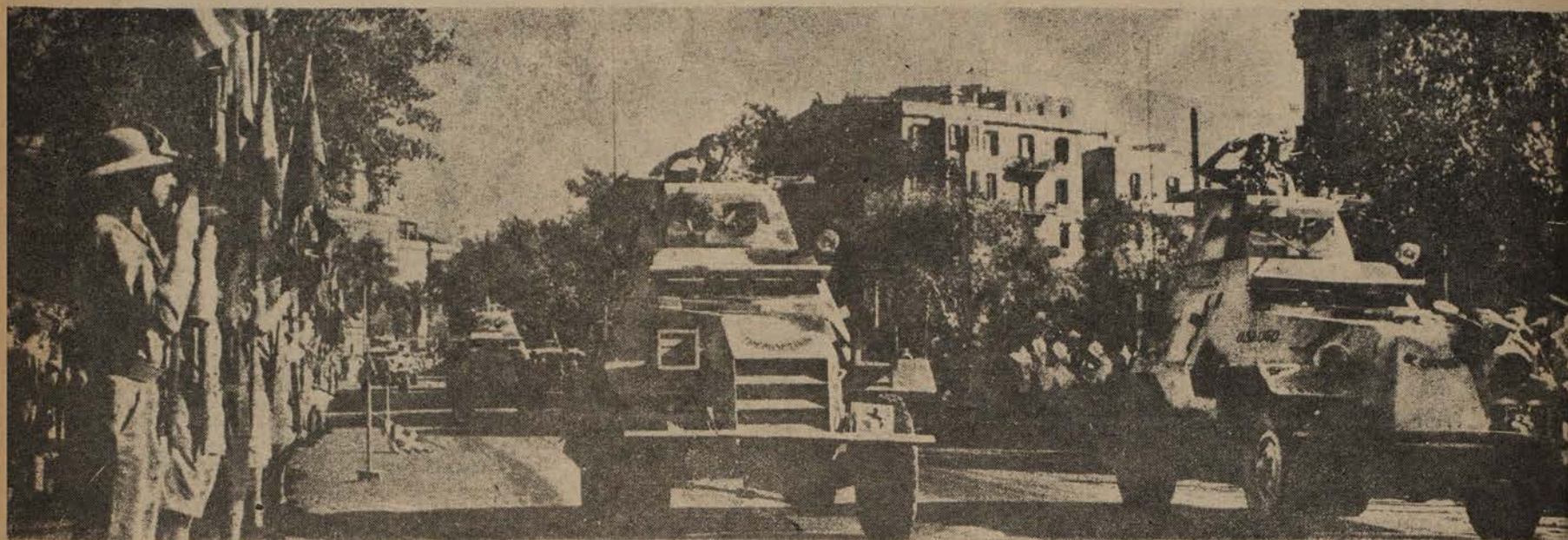
Une grande fête au profit des Hellènes de Grèce pour alléger dans la mesure du possible leurs souffrances serait organisée l'année prochaine. Les bénéficiaires qui en résulteraient serviraient à l'achat de denrées alimentaires et de médicaments que le Croissant Rouge ferait parvenir à Athènes par l'entremise de la Croix Rouge Internationale.

VI) *Geste de sympathie du Comité pour les Réfugiés Hellènes dans le Moyen Orient.*

VII) *Constitution d'une Société pour l'achat d'une propriété au Caire pour en faire le siège du Comité Egypte-Grèce.*

Assistaient à cette réunion:

S.E. Moustapha El Nahas Pacha, S.E. Mohamed Charara Pacha, S.E. Sadek Wahba Pacha, S.E. Amin Osman Pacha, S.E. Mohamed Mahmoud Khalil Bey, S.E. Sésostri Sidarouss Pacha, Secrétaire Honoraire, S.E. Aly Omar Sirry Bey, S.E. Abdel Wahab Daoud Bey, S.E. Ahmed Kamel Pacha, S.E. Youssef Zulfikar Pacha, S.E. Hussein Sirry Pacha, S.E. Atta Afifi Bey, S.E. Taha Hussein Bey, S.E. G. Takla Pacha, S.E. Hilmi Issa Pacha, S.E. Hafez Afifi Pacha, M. Aboul Fath, S.E. A. Gemayel Bey, S.E. le Colonel D. Lévidis, Maître de la Cour de S.M. le Roi des Hellènes, S.E. le Général P. Nicolaidis, Chef de la Maison Militaire de S.M. le Roi des Hellènes, S.E. M. Emmanuel Tsoudéros, Président du Conseil, S.E. M. G. Roussos, Vice-Président du Conseil, S.E. M. B. Karapanayotis, Ministre de la Guerre, le Major A. Tsoussopoulos, Directeur Général du Ministère de la Prévoyance Sociale remplaçant le Ministre S.E. M. E. Sophoulis, S.E. M. Dimitri Pappas, Ministre de Grèce, le Capitaine P. Stathatos, A.D.C. de S.M. le Roi des Hellènes, le Capitaine A. Antonopoulos, S.E. M. P. Argyropoulos, Ancien Ministre des Affaires Etrangères, S.E. M. P. Skéferis, Ministre de Grèce, M. Pierre Jouguet, Membre de l'Institut, M. Léon Guichard, Titulaire de la Chaire de Littérature Française à l'Université Fouad Ier, le Poète Khalil Bey Moutran, le Colonel Th. Marcou Bey, M. Th. Cozzika, M. Mavros, M. D. Martini, M. T. Meletios, M. C. Matsas, M. J. Besso, M. C. Contomichalos, M. A. Caraggia, M. N. Tepeghiozi, M. O. Sciasca, M. S. Stavrinis, Secrétaire, M. Syriotis, M. R. Pangalo, M. Jean Kérassotis, M. A. Raftopoulo, M. N. Pierakos, M. C. Mouratiadis, M. A. Sacopoulos.

La Journée des «NATIONS-UNIES»*Les autos-blindées de l'Armée hellénique paradant à travers les rues du Caire*

La journée des «Nations Unies» a été célébrée cette année brillamment par toutes les Armées Alliées se trouvant au Moyen-Orient. Au Caire et à Alexandrie des Unités des différentes nations paradèrent à travers les rues aux acclamations et aux applaudissements enthousiastes de la foule.

Les tanks neo-zelandais ouvraient la parade suivis, de grands tanks Sud-Africains. Des détachements des régiments blindés helléniques suivaient. Chaque auto blindée portait un nom tel que «Hellas», «Crète», «Coritsa», «Trébessina», «Tepeleni», «Chios», «Samos», «Pogradetz», «Evros», «Vengeur», «Corsaire», «I tan i epi tas», «Molon lave», «En touto nika». La foule ovationna particulièrement les soldats hellènes aux cris de «Aera» et «A Athènes», pendant que des fleurs pleuvaient de toute part. Suivaient des régiments d'artillerie britannique de tous calibres, le corps du génie, du service de santé, des détachements à pied de la marine et de l'aviation britannique. Suivaient des détachements de l'infanterie et de la police américaine. Les aviateurs de la Marine Royale Britannique, ainsi que des Canadiens et des Australiens suivis des détache-

ments à pied des Indes, de Ceylan et des Colonies Britanniques. Puis les A.T.S. Anglaises, Tchécoslovaques, Polonaises, Sud-Africaines furent accueillies avec une émotion intense.

Des détachements de l'Infanterie coloniale Belge, Tchécoslovaque, de la France Combattante, des Pays-Bas, de Norvège, de Pologne et de Yougoslavie fermaient la parade, qui fut réussie en tous points. Des applaudissements frénétiques de plusieurs milliers de spectateurs accueillèrent l'apparition des différentes unités.

L'Evêque Gwynne à 80 ans

A l'occasion du 80ème anniversaire de naissance du Très Rév. Evêque L. H. Gwynne, C.M.G. C.B.E. Evêque Anglican du Diocèse d'Egypte et du Soudan, une très belle cérémonie eût lieu à la Cathédrale Anglaise du Caire, pour fêter l'heureux événement. Des discours exaltant l'oeuvre et la personnalité de l'éminent prélat furent prononcés par l'Ambassadeur Britannique, Lord Killearn ainsi que par le Général Wilson, Commandant en Chef dans le Proche-Orient et par le Chapelain-Général Adjoint aux

Forces Britanniques dans le Moyen-Orient. Une souscription privée ouverte à cette occasion permit à l'Ambassadeur Britannique d'offrir au Rt. Rev. Gwynne un chèque de Lstg. 1.000. Profondément ému, l'Evêque remercia par une de ces allocutions pleine de foi et d'exquise modestie dont il a le secret.

«La Semaine Egyptienne» est heureuse de joindre ses félicitations à toutes celles déjà reçues par l'Evêque Gwynne en cette circonstance et lui présente ses vœux de longévité et de bonne santé.

A l'Académie Française

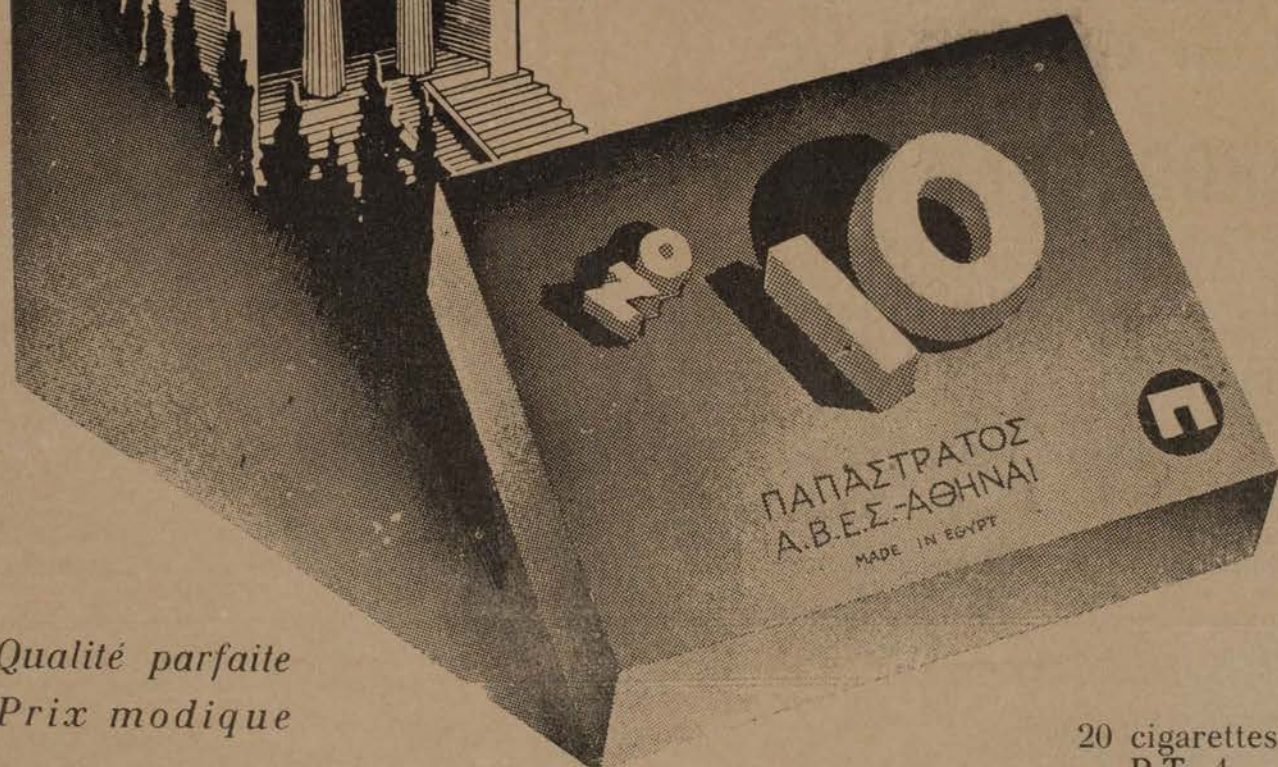
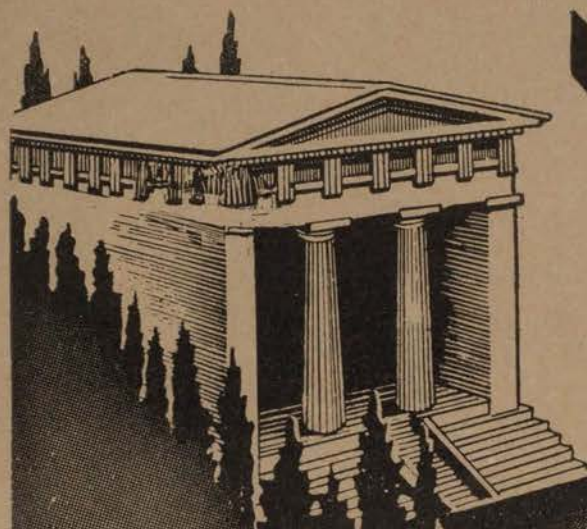
Nous apprenons que l'Académie Française a décerné cette année le «Grand Prix de Littérature» à M. Jean Prévost pour sa thèse sur «La création chez Stendhal». Le «Grand Prix du Roman» a été accordé à M. J. H. Louwyck pour son livre «Danse pour ton ombre» et le prix «Max Barthelemy» au Lt. Blancpain, actuellement prisonnier en Allemagne et ancien professeur au Lycée Français du Caire.

Demandez notre numéro**d'Hommage au poète****COSTIS PALAMAS****P.T. 20****P.T. 20**

S.O.P.

№ 10

ΠΑΡΑΣΤΡΑΤΟΣ



*Qualité parfaite
Prix modique*

20 cigarettes
P.T. 4

CIGARETTES PAPASTRATOS

“UN DELICIEUX RAPPEL DE LA GRECE”

R. C. No. 4924

Cinéma ROYAL

R.C. 7374

Sh. Ibrahim Pacha Tél. 45675 - 59195

*Du Lundi 5
au Dimanche 11 Juillet 1943*

WAR PICTORIAL NEWS
CHURCHILL A WASHINGTON ET EN TUNISIE

ENTRACTE

Universal Pictures présente :

Bud ABBOTT
Lou COSTELLO

dans leur désopilante création!

PARDON MY SARONG

avec

Virginia BRUCE

Robert PAIGE - Leif ERIKSON

Lionel ATWILL - Nan WYNN

THE SARONGA DANCING GIRLS

and Those Sensational Harmony Hits

THE FOUR INK SPOTS

Chaque jour 3 séances: 3.15 - 6.30 - 9.30 p.m.
VENDREDI et DIMANCHE Matinée à 10.30 a.m.

Cinéma METROPOLE

R.C. 7374

Sh. Fouad 1 Tél. 58391

*Du Lundi 5
au Dimanche 11 Juillet 1943*

WAR PICTORIAL NEWS
CHURCHILL A WASHINGTON ET EN TUNISIE

ENTRACTE

Paramount présente :

Preston FOSTER

Patricia MORISON

Albert DEKKER

dans

Night in New Orleans

avec

Charles BUTTERWORTH

Cecil KEILAWAY

Une femme séduisante... et deux policiers
rivaux... dans une intrigue policière qui vous
amusera et vous captivera à la fois!

Chaque jour 3.15 - 6.30 - 9.30 p.m.
VENDREDI et DIMANCHE à 10.30 a.m.

Cinéma

DIANA Palace

R.C. 7374

Sh. Elfi Bey Tél. 47067-68-69

*Du Lundi 5
au Dimanche 11 Juillet 1943*

CHAQUE JOUR 3.15 - 6.30 - 9.30 p.m.
LUNDI, VENDREDI, DIMANCHE
à 10.30 a.m.

Paramount présente :

Brian DONLEVY

dans

"WAKE ISLAND"

avec

Macdonald CAREY

Robert PRESTON

Un Hymne de Courage et de Gloire Immortelle!

Au programme :

WAR PICTORIAL NEWS
CHURCHILL A WASHINGTON ET EN TUNISIE